



S. c.  
53.





Barb.  
Louis  
L. Charpentier

BN

[3 P.]  
[1 vol]

Charpentier, Louis

NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTORIETTES  
GALANTES ET MORALES.

Par M. C\*\*\*.

---

PREMIERE PARTIE.

---



A AMSTERDAM,

& se trouvent à LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire;

& à BRUXELLES,

Chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire.

---

M. DCC. LXVII.

# PIECES

*Contenues dans cet Ouvrage.*

## PREMIERE PARTIE.

*Démophon & Tégis, ou le prix de l'hospitalité, & les effets d'un beau songe,*  
page 1

## SECONDE PARTIE.

*Lucile, ou la Fermiere en petite Maison,*  
page 1

## TROISIEME PARTIE.

*La Mere & la Fille, ou les Honneurs du Louvre,*  
page 1  
*Amasis & Laodice, ou le Rival généreux,*  
90



L148



## A M A F E M M E.

**L**Es Dédicaces sont décriées, ma chere Amie; l'amour, entre époux, ne l'est pas moins: cependant je fais une Epître dédicatoire; je t'aime, & je te l'adresse. N'est-ce pas fronder les préjugés aimables, & choquer toutes les bienséances? j'en conviens; mais je ne changerai pas de dessein. Quoique je ne sois pas Philosophe, je puis avoir mon avis. Je l'ai, je le publie; en fera qui voudra.

J'ai cherché autour de moi une femme digne de l'hommage que je te rends aujourd'hui; j'en ai trouvé qui te surpassoient en beauté & en

esprit; nulle en délicatesse de sentiments, en bon sens. Les unes ne jouissent des avantages de la figure, que pour se livrer à des caprices toujours nouveaux, à des fantaisies ridicules, à des écarts indécents. Les autres n'occupent leur esprit qu'à imaginer des prétextes, pour s'affranchir de toute espee de devoir. Il en est qui sentent que les agréments de leur commerce doivent être soutenus du mérite des actions; mais elles ne font le bien que pour elles. Dans leurs mains, les traits de bienfaisance & d'humanité son défigurés par de basses prétentions à la publicité. Pour toi, ma chere Amie, tu as de la bonté sans intérêt; tu fers, quand tu le peux, & sans regarder le retour comme une chose due; tu ne te proposes



que d'être utile ; tu m'attaches à toi, non-seulement par ces qualités déjà si rares, mais encore par un discernement sûr, & un sens droit. C'est ainsi que la pente au bien doit être dirigée par une certaine sagesse de jugements. Point de mérite réel, si l'ame agit sans connoissance & sans regle. On ne se porte à quelque action louable, que par hazard, ou par respect humain. Ce ne sont que de foibles rayons qui s'échappent de loin en loin, d'un ciel toujours chargé de nuages.

Tu juges des objets par réflexion & par sentiment. Tes conseils sont une lumiere douce & féconde, qui me pénètre. Combien de fois tes décisions m'ont tiré d'erreur ! Je me rappelle, avec transport, une conversation que nous eumes ensemble

il y a quelque temps. Nous parlions des Romains nouveaux. Ils nous annoncent presque tous, te disois-je, une révolution heureuse dans l'esprit. Autrefois ces Ouvrages ne se propofoient communément de plaire que par un merveilleux qui n'est pas dans la nature, ou par un tableau séduisant de passions effrénées, & souvent obscenes. Que d'Auteurs ne cherchoient à fixer l'attention que pour corrompre le cœur! Les Lecteurs sont revenus sur eux-mêmes, & ces peintures funestes les ont enfin révoltés. Ils ont commencé par n'oser avouer des lectures qui, en échauffant leur imagination, ne laissoient nulle trace d'utilité dans leur esprit. Le dégoût, le mépris même, ont été la suite naturelle de ce triste vuide. Du

moins je le pensois ainsi. Les Romanciers de nos jours se sont frayé une route nouvelle ; ils ont cru, avec raison, qu'un Livre d'agrément pouvoit devenir un Ouvrage essentiel. La morale seche, & dépouillée des fleurs de l'invention, se fait lire avec peine. On lui rend ces ornements ; & un Roman est actuellement aussi utile qu'agréable. Les mœurs les plus séveres le lisent sans danger, & avec fruit. La jeunesse y puise des principes de décence & de vertu, & des exemples de modération, d'humanité & de bienfaisance. On tire ses sujets, non des passions fougueuses & indomptables. Cette source fangeuse ne produit rien que de peu digne du siècle de l'aménité ; mais dans des penchans doux & honnêtes, dont le jeu simple & na-

turel inspire l'amour de l'ordre & de la sagesse, & répand le ridicule, ou l'infamie, sur tout ce qui les blesse. On ne prend plus ses héros dans ces états, dont l'élévation n'enfante que des incidents de chevalerie. On les choisit dans une classe d'hommes, dont les sentimens sont moins altérés par les préjugés de la naissance, & par l'habitude de la mollesse. La scene est presque toujours à la campagne. Cet heureux séjour fournit des portraits aussi charmants que neufs. Si l'humble Villageois contraste avec son Seigneur, c'est pour que celui-ci pratique des vertus, ou soit ramené au devoir.

Je fais que quelques Ecrivains ont égayé leur plume à des compositions de ce genre, où la critique

& la raillerie attaquent des objets qui méritent des ménagements, & où les peintures ne sont pas toujours exemptes de licence. Mais on excuse ces faillies de l'imagination en faveur du talent & du caractère des Auteurs de ces premiers Ouvrages; quant à ceux des seconds, on ne peut que les plaindre, & féliciter la société du peu de succès de leurs Livres. Le froid accueil qu'on leur a fait, prouve à la fois que l'incapacité est souvent un contre-poison sûr, & que le genre licencieux n'a plus droit de plaire au Public.

Nous applaudissons à un changement si désiré. Nous le voyions avec une véritable joie, nous n'en avions que plus de curiosité d'en découvrir les causes. Je crus entre-

voir la principale dans les lumieres du siecle, dans cet esprit philosophique, qui gagne de proche en proche & se répand dans tous les ordres de l'Etat. Car que ne lui attribue-t-on pas? Cette bouffole, te disois-je, en montrant le ridicule d'anciens préjugés, a fait revivre le goût de la retenue & de l'honnêteté. Dans le commencement, les Romanciers ont traité de l'amour désintéressé & aventureux, pour ainsi parler, & cela devoit être. Quand les facultés de l'ame se développent, le merveilleux nous transporte. Nous nous abandonnons tout entiers à ses charmes. Ont-elles jetté l'éclat dont elles étoient capables? l'abus est à la suite de l'usage. Ce qui nous affectoit, ne nous touche plus. Il faut donc changer de matiere à mesure

que les affections s'affoiblissent. On cherche d'autres ressorts pour dissiper l'indolence. On flatte les sens, on allume les passions & les desirs. En un mot, on empoisonne le cœur pour attacher l'esprit. Voilà, j'imagine, tendre Epouse, continuai-je, la seconde époque des Romains, & la raison des obscénités qu'on y a semées.

Le besoin de plaire avoit fait naître celui de séduire. Le premier en changeant de moyen, éteignit le second. Cette progression étoit encore dans la nature. On révolta par l'endroit même qui avoit amusé. L'esprit s'éclaira en allant de raffinements en raffinements. On ne tarda pas à rougir de s'être diverti des situations que la décence couvre du voile du mystere. Les Auteurs se

virent menacés de perdre la considération & l'estime publiques, s'ils continuoient à lever ce voile. Les Romains licencieux, mis dans la balance de l'esprit philosophique généralement répandu, en avoient été condamnés, comme ils l'étoient de tout temps par les bonnes mœurs. Celles-ci, soutenues par cette lumière universelle, avoit ramené la modestie & la décence. Le mérite littéraire ne pouvoit plus consister qu'à les faire briller du plus grand éclat. L'esprit a donc corrigé les abus de l'esprit; & en législateur sévère, il s'est prescrit, pour plaire, des loix qu'il avoit dédaignées dans la même vue. Telle est, je crois, mon aimable Amie, la source d'une époque des Romains, dont il nous est si doux d'être témoins.



Tu restas un instant sans me répondre. Je lus dans ton silence & dans tes yeux, que mes raisonnemens ne t'avoient pas convaincue. Je te pressai donc de m'avouer ingénument ce que tu pensois ; & & voici à peu près ce que tu me dis alors : Je ne fais, mon Ami, si tu viens de tracer l'histoire vraie des procédés de l'esprit dans les différentes époques des Romains ; mais je conviendrai avec franchise, qu'elle m'a fait naître des réflexions qui semblent la combattre. Les personnes de mon sexe sentent avant de réfléchir, & je ne pense pas qu'il en soit autrement du vôtre. Le premier guide des êtres sensibles est le sentiment. Pourquoi ne lui pas attribuer ce dont tu fais honneur à l'esprit ? Je me trompe

peut-être; mais je regarde cet esprit tant vanté, comme le calculateur de nos sensations. Je craindrois même que dans cette opération, il ne les altérât souvent. S'il donne quelque ordre à nos idées, nous n'avons pas lieu de nous en louer quand il s'écarte de celui des impressions. Ne pourroit-on pas en inférer que l'esprit n'est qu'un agent subalterne, qui ne fait que mettre en œuvre les matériaux que le sentiment lui fournit? En appliquant cette idée aux Romains dont nous parlons, on diroit que les premiers ne contenoient que des incidents honnêtes, parce que le cœur étoit pur, ou devoit le paroître; que les aventures des seconds ont été grossières, parce que l'esprit avide de gloire avoit étouffé le caractère pri-

mitif de l'honnêteré qui est en nous ,  
 pour parvenir plus facilement à ses  
 fins ; qu'enfin les Romains de notre  
 temps, ne respirent que la vertu  
 & les mœurs, parce que la raison  
 & le sentiment intérieur ont secoué  
 le joug d'une imagination déréglée,  
 & repris leurs droits sur notre ame.

Cette explication, mon Ami, me  
 paroît plus simple. Quand on aime  
 le bien, soit qu'on agisse, soit qu'on  
 écrive, on se conduit par ce motif.  
 L'amour de la vertu ne suffit-il pas  
 pour nous y porter ? est-il besoin  
 de chercher dans l'esprit un mobile  
 étranger & impuissant ? Il y a mille  
 exemples de gens d'esprit, dont la  
 conduite n'a pas été sans reproche.  
 A peine citeroit-on un homme qui  
 ait suivi la voix de sa conscience, &  
 ne se soit pas rendu digne de notre

estime? Il est donc évident que le sentiment est un maître plus sûr que l'esprit.

Quand celui-ci a gouverné une Nation, ses productions ont été dévorées. Ce Peuple a donné dans tous les excès... Qui l'a tiré du précipice? est-ce l'esprit philosophique? est-il raisonnable de croire qu'il se plaise à renverser son propre ouvrage? non, non, sans doute. J'aime mieux penser que le remords qui accompagne le désordre, la honte & l'infamie qui y sont attachées, la force de la raison, & le cri victorieux des loix, ont réprimé une licence qui porte en elle-même un germe destructeur. Telles sont, à mon sens, les véritables raisons de la révolution que nous remarquons dans le genre romanesque. J'igno-

re, cher Epoux, ce que vous appelez, toi & tes amis, esprit philosophique; mais j'aime à être aujourd'hui à son égard, d'un sentiment contraire au tien. Je t'ai vu quelquefois refuser de croire à tous les prodiges qu'on lui attribuoit. J'ai le plaisir de t'imiter. Je suis persuadée que le sentiment, ce premier mobile de nos actions & de nos pensées, doit avoir l'influence la plus directe & la plus absolue sur nos mœurs. Si je me trompe, fais-moi voir mon erreur; c'est à toi d'éclairer un cœur qui ne respire que pour t'aimer.

Je ne te dissimulai point, vertueuse Epouse, le plaisir que je ressentis à te rendre les armes. Tu fais sans cesse si bien parler le sentiment, que je le crois capable de tout. C'est

d'après tes principes, que j'ai entrepris l'Ouvrage que je donne au Public, sous tes auspices. Si je n'ai pas réussi à peindre tout ce que les vertus sociales m'inspirent, j'espère que l'on aura quelque indulgence pour ma plume, en faveur du vif desir que j'ai d'être utile.

NOU-



NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX.

DÉMOPHON ET TÉGLIS,  
OU  
LE PRIX DE L'HOSPITALITÉ  
ET  
LES EFFETS D'UN BEAU SONGE.



DÉMOPHON, Capitaine renommé, fut banni d'Athènes par un arrêt de l'Ostracisme, qu'avoit dicté une faction vendue aux Rois de Perse. Il erra long-temps avec Nicamette son épouse, & Téglis,  
*I. Partie.* A

fruit unique & cher d'une tendre union, dans les principales Villes de la Grece. Le desir de la vraie gloire, l'amour de l'ordre & de la patrie, étoient éteints dans tous les cœurs. Une avidité insatiable des richesses & de l'autorité, avoit pris leur place. L'ambition, cette source d'héroïsme, quand elle a en vue la liberté & la grandeur publiques, renversoit l'une & l'autre, pour établir sur leurs débris les fortunes particulières. La confusion régnoit dans les conseils. La brigue rejettoit les plus nobles projets, l'intérêt personnel faisoit échouer les plus utiles entreprises. Ces désordres arrachent des larmes à Démophon. Il voyoit en soupirant, la Grece entraînée par ses propres égarements, à une révolution funeste. Il s'y opposa avec autant de sagesse que de constance. Les Grecs bien intentionnés admiroient ses vues, joignoient leurs efforts aux siens, pour porter leurs concitoyens à s'y prêter. Malheureusement, quand la corruption est parvenue à un cer-

A

1789



tain période, il n'y a que le petit nombre qui goûte les bons conseils. La foule, aveugle dans ses desirs, n'aspire qu'après la nouveauté, les troubles & le changement. L'Athénien, pénétré de ne pouvoir servir sa Patrie, résolut de chercher une retraite, où, dans le sein du repos, il ne manquât pas néanmoins d'occasions de secourir l'humanité. Il alla se fixer dans un vallon de la Thessalie, que traversoit un grand chemin, dans un lieu où la plus prochaine bourgade étoit éloignée d'une journée. Il y acquit un terrain assez étendu pour fournir à sa subsistance, & à des réserves qu'exigeoit son penchant à la bienfaisance. Il y trouva une maison, qu'il rendit plus commode que magnifique, meublée avec propreté, & distribuée conformément à ses desseins. Le nécessaire s'y monroit partout, le luxe nulle part. Elle tenoit à de grands jardins bien dessinés, où les fruits & les légumes dans un bel ordre, flattoient la vue par les agréments de l'utilité. Dé-

mophon en avoit banni tous ces ornemens de l'art qui, à force de renchérir sur la nature, s'opposent à son but, & défigurent ses productions. La terre ne veut qu'une sage culture. Avec ce secours elle ne refuse rien à nos desirs. Quelques contours que l'art donne aux arbres, il ne peut approcher de la beauté des fruits. Leurs saveurs exquises l'emportent sur les formes les plus élégantes. Le sol naturellement fertile, sembloit prévenir les desirs de Démophon. Ses moissons étoient toujours au-dessus de ses espérances.

Dans ce charmant hermitage, son premier soin regarda l'éducation de sa chere Téglis. Loin de s'en rapporter uniquement à la vigilance de Nicamette, sa mere, comme c'étoit alors l'usage en Grece, il croyoit n'être pas moins qu'elle, dans l'obligation d'éclairer ses jeunes années. Téglis avoit douze ans : les graces avoient présidé à sa naissance. Vénus lui avoit prodigué tous les dons de plaire. Une

figure séduisante, un œil déjà animé, un sourire gracieux, un son de voix enchanteur; une démarche légère, un air toujours enjoué, étoient les moindres avantages qu'elle avoit reçus de la nature. Une intelligence, un discernement au-dessus de son âge, un esprit capable de tout, un desir de sçavoir, rare dans son sexe; des procédés nobles, des caresses ingénues, un intérêt tendre, empressé au sort de ses proches, & même des étrangers, un zele ardent à les soulager, à les consoler, faisoient admirer en elle une ame supérieure à la condition humaine.

Tant de qualités réunies ravissoient Démophon & son épouse. Ils avoient peine à contenir leurs transports. Ils la regardoient, & leur joie les rendoit immobiles. Ils ne s'entretenoient qu'avec ivresse de leur chere Tégliis. Mais plus les Dieux lui avoient été favorables, plus il leur importoit de cultiver ses talents, & d'accroître ses heureuses dispositions. Ils ne lui répétoient

presque jamais leurs leçons, sur tout ce qui avoit rapport au développement de l'esprit. Elle apprenoit, & concevoit avec la même facilité. Elle tiroit des conséquences qui étendoient ses idées; un foible rayon exposé à ses yeux, produisoit la plus vive lumière.

Démophon comprit qu'il suffisoit, pour former le cœur de sa fille, de lui donner ou de lui rapporter de grands exemples. Par cette méthode, à laquelle il joignoit quelquefois de courtes réflexions, il n'y eut bientôt plus de devoirs, ni de vertus inconnus à Téglis, & dont elle n'embrassât la pratique avec ardeur.

Son pere ne s'étoit pas tellement appliqué à l'éducation de cette enfant charmante, qu'il n'exécût en même-temps le dessein qu'il avoit pris en choisissant cette retraite. Sa maison étoit ouverte à tous les voyageurs. Ils y étoient traités chacun selon son rang, & tous avec les attentions & les égards de la plus prévoyante hospita-

lité. Il voyoit avec peine les trois quarts des Grecs chargés de chaînes par leurs semblables. Il avoit rendu la liberté à ceux qu'un usage barbare lui avoit fournis. Il n'avoit plus que des serviteurs qu'il traitoit en freres, & non en esclaves. Plusieurs étoient placés sur le chemin avec des rafraîchissements qu'ils offroient, ainsi que la maison de leur Chef, aux passants qui avoient besoin de secours ou de repos. Démophon faisoit réparer la route quand elle étoit rompue, & mettre, de distance en distance, des troupeaux de bœufs, dans les pâturages voisins, pour être à portée d'aider les grosses voitures à qui il arriveroit quelques accidens. Il avoit construit plusieurs petites loges remplies de tous les instruments & ustensiles nécessaires dans ces occurrences. Les domestiques qui gardoient les unes, avoient ordre de prêter, ou de donner les autres, selon l'exigence des cas; d'indiquer le chemin des Villages, ou Villes des environs, de fournir aux pauvres voyageurs.

ce dont ils auroient besoin, en un mot, d'adoucir leurs fatigues par toutes sortes de procédés.

Lui-même il visitoit souvent le chemin & ces especes de reposoirs, examinait avec soin si rien ne manquoit, & vouloit qu'il y eût jusqu'aux choses qui servent le moins fréquemment. Il n'y avoit point de besoins qu'il ne prévît, point d'efforts qu'il ne fît pour étendre ses secours à tout. Nicamette & Téglis partageoient son empressement, & le secundoient dans les moindres détails. Bien-tôt leur maison fut nommée *le Temple de l'hospitalité*. Bien-tôt le nom de Démophon fut chéri & respecté, comme celui de la bienfaisance même.

Cet hôte aimable se déroboit aux témoignages de reconnoissance que les passagers lui prodiguoient. Il avoit déjà formé le projet de se retirer dans un petit corps de logis, bâti à une des extrémités de ses jardins; mais réfléchissant qu'il seroit obligé d'y recevoir son épouse & sa fille, & que,

dans leur absence, les serviteurs rallentiroient peut-être leurs soins envers ses hôtes, il prit le parti d'éclairer la conduite des premiers, s'habilla comme eux, leur défendit de le nommer jamais, de le faire connoître pour le maître, & leur ordonna de répondre qu'il étoit absent à ceux qui le demanderoient.

Sous ce masque, sa modestie crut se mettre à l'abri de ce que les louanges ont de trop flatteur, & elle se trompa. L'étranger, dans l'admiration de tout ce qu'on faisoit pour lui, en demandoit l'auteur avec transport, lui adressoit souvent à lui-même des éloges qu'il ne pouvoit renfermer, & des remerciements si vifs, que l'émotion qu'ils caufoient à Démophon le trahissoit. Son déguisement étoit un nouveau sujet de respect. Il se faisoit entre eux une scène de politesse si touchante, par l'aimable confusion de l'un, & par la vivacité des sentiments de l'autre, que je doute qu'il y ait des couleurs pour peindre une si délicieuse situation.



Démophon couloit des jours d'autant plus heureux, qu'il ne les devoit qu'à l'intérêt actif qu'il prenoit au bonheur de l'humanité. Ce sentiment influoit sur toutes ses actions, & en étoit le prix le plus doux. Il animoit également Nicamette & Tégliis. Leurs domestiques, sensibles à un zele si pur, en recueilloient les premiers fruits, & en étoient si satisfaits, que leur sort leur sembloit préférable à la plus grande fortune. L'exemple de leurs maîtres leur inspiroit tant de vénération pour eux, qu'ils ne craignoient que de ne mettre pas assez d'exactitude & de chaleur dans les bons offices qu'ils avoient à rendre aux voyageurs. On eut dit que ce nouvel hospice n'étoit habité que par des génies, sans cesse occupés à adoucir les peines des mortels.

Démophon faisoit la visite des cabanes dont nous avons parlé. Un orage affreux survint, & surprit plusieurs personnes dans une route, où il n'y avoit d'autre abri que ceux du généreux protecteur du Canton.



Les vents, le tonnerre, la foudre, les eaux qui tomboient à flots, se disputoient le cruel honneur de confondre les éléments, & de détruire l'univers. A peine les hommes eurent-ils le temps de se réfugier dans les cabanes. Plusieurs bestiaux furent écrasés par la foudre, ou noyés dans les torrents. Une vieille femme tomba en haletant, & demi-morte, dans la cabane où se trouvoit Démophon, & où elle s'étoit traînée avec peine. On la fit revenir, on lui donna de nouveaux habits, & des aliments propres à ranimer ses forces. Le maître & les serviteurs s'empressoient à lui procurer toutes sortes de soulagemens. Cette bonne vieille, malgré les haillons dont elle étoit couverte, avoit un air noble, & s'énonçoit de maniere à prévenir en sa faveur. Les regards affectueux qu'elle jettoit presque sans cesse sur Démophon, redoubloient son respect & ses soins. Les remerciemens qu'elle adressoit souvent pour lui à deux Thessaliens, qui étoient entrés avant elle, lui cau-

soient un embarras qui ne suspendoit pour un instant son activité, que pour la faire briller ensuite davantage.

Cette ardeur à multiplier ses secours, n'empêcha pas Démophon de remarquer que cette vieille avoit dans chaque main un vase, l'un plein de feu, que l'orage n'avoit point éteint, & l'autre rempli d'eau. Elle ne les avoit point quittés, même dans le moment où elle avoit paru dans une grande foiblesse. L'officieux hôte fixoit ces vases avec une attention qui découvroit sa curiosité, & n'osoit la satisfaire, dans la crainte que ses demandes ne devinssent indiscrettes. Elle s'apperçut de son inquiétude; mais il n'étoit pas temps encore de l'en tirer.

Une circonstance non moins étonnante l'augmentoit encore. Dans un moment où Démophon étoit autour d'elle, empressé à lui faire respirer des odeurs, pour lui rendre la connoissance, cette femme entr'ouvrant un œil plein de tendresse, l'avoit deux

fois appelé par son nom. Il étoit habillé comme ses valets. A moins de l'avoir connu autrefois, il n'étoit pas possible de le distinguer. Il s'efforçoit à se rappeler s'il ne l'auroit point vue elle-même; vainement! il n'en avoit nulle idée. Qu'on imagine sa surprise. Pendant qu'il reprochoit à sa mémoire infidelle, de ne pas lui retracer des époques, où il se persuadoit que cette vieille avoit pu apprendre son nom, l'orage cessa. Les eaux étoient presque écoulées, & un des chariots que Démophon faisoit passer dans de pareilles rencontres, de cabane en cabane, pour recueillir les voyageurs, étoit arrivé à celle-ci. Il pria les Thessaliens & cette femme extraordinaire d'y monter, en les invitant d'accepter, dans une maison plus commode, les soulagemens qu'il étoit impossible de leur procurer dans ces foibles abris. Ses offres furent reçues avec de nouveaux témoignages de reconnaissance. La vieille garda un profond silence jusqu'à ce qu'on fût rendu à la maison de Démophon.

• Son premier soin fut de conduire ses hôtes dans des chambres, d'en visiter plusieurs autres qui étoient venus avant eux, & de pourvoir à ce que les uns & les autres ne manquaient de rien. La vieille eut néanmoins la plus grande part à sa sollicitude. Je ne fais quels pressentiments la rendoient digne de tout son respect. S'il la regardoit, une douce émotion s'emparoit de son ame. Si elle laissoit tomber sur lui un coup d'œil, il sembloit qu'elle l'honorât d'une faveur insigne. Suivant l'ordre établi dans sa maison, Nicamette, Tégliis & leurs suivantes étoient chargées de prendre soin des femmes à qui ils donnoient l'hospitalité. Pour la première fois, il manqua de confiance en son épouse & en sa fille. Il voulut voir lui-même si rien n'étoit échappé à leur vigilance. Il observa tout avec scrupule, fut convaincu qu'elles n'avoient rien oublié, & ne fut pas encore pleinement rassuré. La vieille le suivoit de l'œil dans son inspection, paroissoit satis-

faite de son empressement, & ne proféroit pas une parole. Il lui demanda si elle ne desiroit rien qui fût en son pouvoir. Elle ne lui répondit que par un signe de tête. En se retirant elle lui dit : *Envoyez-moi Téglis*. Cet ordre ajouta le trouble à sa surprise; il courut avertir sa fille sans en rien faire paroître, & se mit à la porte dès qu'elle fut entrée dans la chambre de la vieille. Téglis lui fit de respectueux compliments, lui renouvela ses offres de services, la supplia de ne point l'épargner. La vieille la considéra attentivement, la fixa d'un air rêveur, lui sourit avec complaisance, lui dit qu'elle savoit qu'ils ne soupnoient que quand ils avoient servi leurs hôtes, que cependant elle seroit charmée de manger avec eux, & lui fit comprendre par un geste, qu'elle vouloit être seule. Téglis repassa dans l'appartement de sa mere, où Démophon ne venoit que d'entrer. Il raconta à Nicamette & à sa fille ce qui s'étoit passé dans la cabane, entre la

Dém.

vieille & lui; comment, malgré son déguisement, elle l'avoit découvert, & dit son nom & celui de Tégliis. Le silence qu'elle observoit, ses expressions laconiques, quand elle le rompoit, les vases, son air noble & majestueux qui perçoit à travers un habillement qui sembloit pris à dessein, furent autant de circonstances qu'on discuta l'une après l'autre. On en tira une infinité de conséquences, qui s'éloignoient plus ou moins de la vérité. Nicamette trouvoit du prodige dans cette aventure.

Démophon, qui, en faisant le bien, ne croyoit que remplir un devoir commun à tous les hommes, étoit d'ailleurs trop modeste, pour penser que le Ciel opérât des miracles en sa faveur. Il reprocha avec douceur à son épouse, une idée où il y avoit, disoit-il, plus d'orgueil que de solidité. Nicamette rougit, & par un mouvement d'admiration & de crainte, elle lui tendit la main, & le regarda comme pour lire dans ses yeux sa condamnation ou son excuse.

Démo-

Démophon la connoissoit trop, pour juger à la rigueur une pensée que la circonstance rendoit assez pardonnable. Il lui serra la main dans la sienne, & la rassura par un sourire plein de tendresse.

Un valet vint leur annoncer que la table des étrangers étoit servie. Démophon se leve pour y assister, son épouse & sa fille donnent ordre à ce qui les regardoit pour ce service. Téglis avoue à sa mere, que le souper paroîtroit bien long au gré de son impatience, & que celle-ci étoit telle qu'elle diminueoit le plaisir qu'elle avoit toujours goûté dans l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité. Votre curiosité, ma fille, en est d'autant plus condamnable. Ceux que le Ciel nous envoie, sont l'objet de nos premiers soins. Pourvoir à leurs besoins, doit être notre unique satisfaction. Il n'est permis de nous occuper de nous, qu'autant que nos intérêts particuliers ont des rapports sensibles à ceux de nos freres; cette impression de plaisir

*L. Partie.*

B

que vous avez éprouvée jusqu'à ce jour, en travaillant pour eux, ne prouve-t-elle pas que le vœu de la nature est, que nous ne mettions notre bonheur que dans celui de nos semblables? Ecartons, ma chere enfant, des sentiments qui dégradent les meilleures actions; regardons-les comme des foiblesses, dont il nous importe de nous affranchir, si nous voulons être estimables à nos propres yeux. Redoublons, Tégliis, nos égards & nos attentions; c'est le seul moyen de purifier nos cœurs, & d'effacer des fautes légères à la vérité, mais qui déplaisent aux Dieux.

Ces maximes étoient gravées dans l'ame de Tégliis. Ses sentiments leur étoient conformes. Une noble rougeur annonça sa confusion. Quelques larmes coulerent de ses yeux, & prouverent à Nicamette, que la douceur de ses leçons avoit pénétré sa vertueuse fille. Elles s'embrassèrent avec transport, & s'acquitterent de leurs fonctions avec une nouvelle vivacité.



Cependant Démophon avoit été prendre ses hôtes chacun dans sa chambre, & les avoit lui-même conduits dans la salle à manger. On n'avoit point encore imaginé de rassembler ses convives au bruit d'un métal sonore. La propreté, & le goût des mets dédommageoit d'un appareil fastueux, & de la confusion. Les premiers mots furent des éloges pour Démophon. Chacun s'étendit sur l'exemple qu'il donnoit d'une si généreuse hospitalité. On eut dit qu'il n'entendoit rien, & qu'il travailloit plutôt à mériter de la reconnoissance, qu'à en jouir.

Sur la fin du repas la conversation devint plus gaie. Un jeune Grec, qui paroissoit homme de condition, dont les manieres aisées tenoient un peu de l'étourderie, & qui ressembloit en tout à la plupart de nos jeunes gens, parla religion, & trancha de l'esprit fort. Raisonnemens qui attaquoient les fondemens du culte, plaisanteries sur les attributs, sur l'histoire des Dieux, son éloquence ne ménageoit rien. Les domes-

tiques, & Démophon qui étoit parmi eux comme leur égal, le regardent en silence, & d'un air sévère. Le reste des convives partage leur mépris, le témoigne au jeune homme par des signes non équivoques, & le laisse déclamer sans daigner lui répondre. Il y fait attention, est frappé de l'indignation répandue sur tous les visages, baisse les yeux & se tait : on leve la table. Les hôtes passent dans une autre pièce, où l'on converse jusqu'à l'heure du coucher. Un vieillard adresse la parole au prétendu esprit fort, & détruit ses sophismes avec cette éloquence qui part du sentiment, le couvre de confusion, & lui fait sentir que pour tous les âges, il est des objets dignes d'un respect constant, & qu'on ne leur refuse qu'en se rendant méprisables. C'est ainsi que devoient être traités ces petits élégants du siècle, qui lancent leurs perpétuels sarcasmes sur les mœurs, les liens, les devoirs les plus sacrés, & les sentiments les plus nobles.

Démophon touchoit enfin à l'instant si desiré, où sa curiosité alloit être satisfaite. Sa table étoit préparée. Nicamette & Tégliis voulurent aller avec lui inviter la vieille à y prendre place. Quel fut leur étonnement en entrant dans sa chambre! ils ne virent plus une créature courbée sous le poids des ans, & couverte de tristes lambeaux; mais une femme d'une taille & d'un port majestueux, d'une beauté éblouissante. Une robe plus blanche que la neige l'enveloppoit sans la presser. Ses cheveux flottoient en boucles, sur ses épaules & sur son sein; l'or & les diamants ne lui prêtoient point leur vain éclat. Les Dieux ne sont parés que de leur propre grandeur; il n'appartient qu'aux mortels de faire l'aveu de leur foiblesse, en empruntant de l'art de quoi relever leur essence.

Démophon & sa famille se jetterent aux pieds de la Déesse, car ils ne doutoient plus qu'elle n'en fût une. Leurs larmes, leurs soupirs, un respect muet furent le seul

hommage qu'ils purent lui offrir dans leur extase. Elle leur tendit la main avec bonté, les releva, leur recommanda de se posséder, pour ne point interrompre le repos & l'ordre qui régnoient chez eux, & d'éloigner leur monde de leur table, & de leur passage. Démophon, dans un trouble inexprimable, sortit le premier pour exécuter ses loix sur tous ces points. La Déesse remit ses vases à Tégliis, s'appuya sur Nicamette, & elles passèrent dans le lieu où la table étoit servie. En y arrivant, Nicamette ôta avec précipitation leurs couverts, & leurs lits de la table, s'estimant trop heureuse de jouir de la présence d'une Déesse, & indigne de manger avec elle. Elle sourit à cette nouvelle marque de respect, & ordonna de remettre les couverts & les lits. Démophon, qui étoit revenu au milieu d'un combat d'une espece si rare, eut sa place marquée en face de la Déesse, Nicamette & Tégliis à ses côtés, l'une à droite & l'autre à gauche. Ces trois créatures si hautement favori-

scées du Ciel , avoient peine à concevoir l'excès de leur bonheur. Leur embarras, leur trouble, exprimoient les divers mouvements de leur ame. Ils n'osoient lever les yeux sur la Déesse, & ils faisoient avidement l'occasion de la contempler librement. Le desir enflammoit leurs regards, le respect les retenoit. Il est inutile de dire qu'ils mangerent peu, quoique la Déesse les y engageât par son exemple. Elle crut devoir descendre jusqu'à cette foiblesse humaine, pour mieux prouver le cas qu'elle faisoit des humains, dans les personnes qu'elle daignoit visiter. Elle leur adressoit la parole alternativement; elle encourageoit Démophon à persévérer à faire du bien aux mortels, montrait à Nicamette tous les avantages d'une union fondée sur la tendresse, la vertu, & la bienfaisance. Elle félicitoit Tégliis des dons qu'elle avoit reçus des Dieux, l'exhortoit à continuer à s'en servir pour exalter leur puissance, & imiter leur bonté. Vous avez des attrails

peu communs, disoit-elle : gardez-vous d'en paroître vaine. Plus la nature vous a comblée de bienfaits, plus vous êtes obligée d'employer ses faveurs utilement. On ne donne une idée juste de la perfection qu'en la rendant avantageuse aux autres; la beauté tire son lustre des sentiments. Une belle dont le cœur est vicieux, n'inspire que de douloureux regrets. Les charmes de la personne accompagnés des procédés, offrent le plus beau spectacle à l'univers, & élèvent l'homme au rang des Génies qui le gouvernent.

Tégliis ne répondit que par une inclination profonde; il y avoit déjà près d'une heure qu'ils étoient à table; ce temps s'étoit écoulé avec la rapidité de l'éclair. Je vais enfin, reprit la Déesse, en fixant Démophon, vous dévoiler ce que mon arrivée dans la cabane, mes vases, mon silence, mes discours, ma visite, mon apparition en vieille, ma métamorphose, ont de mystérieux pour vous.

A ces mots, l'Hôte & la famille voulurent se prosterner à ses genoux; restez sur vos lits, continua-t-elle, je suis contente des seuls hommages de vos cœurs. Je suis la Déesse de l'hospitalité; c'est moi qui ai inspiré aux Grecs du goût pour cette vertu, & qui leur en ai fait un devoir; ce n'est pas qu'il ne soit prescrit par la nature même, à tous les hommes; mais ils ont tellement oublié ses sages loix, qu'il a fallu souvent leur en renouveler le précepte; j'ai vu avec satisfaction la Grece dans ses beaux jours, former de ses maisons des hospices, où l'étranger & l'ami étoient traités avec un zele égal; il s'est éteint peu à peu; à peine quelques personnages attachés aux anciens principes, en conservent-ils quelques foibles étincelles. En parcourant ces régions, irritée de voir mes autels abandonnés, & mon nom sans honneurs, je m'envolois au ciel, en méditant de m'en venger d'une manière éclatante. Au milieu des eaux qui me respectoient,

*I. Partie.*

C

je fendois les airs à peu de distance de la terre; je vis entrer dans ta cabane deux voyageurs; je voulus savoir comment ils y seroient traités, & comment tu m'y accueillerois moi-même. Pour ne rien devoir qu'à ton cœur, je pris la forme d'une vieille, me revêtis de haillons, & je parus excédée de fatigue & de misere. Tes soins me plurent, ton travestissement me prouva que tu obliges sans intérêt & sans prétention: c'est ainsi, me disois-je, qu'il faut faire le bien, en s'oubliant soi-même, en cachant sa main derriere un voile épais. Combien de prétendus bienfaiteurs n'auroient point à se plaindre de l'ingratitude, s'ils ne la provoquoient par une insultante ostentation! La vive inquiétude que mon état te causa, ton ardeur à l'adoucir, par tous les secours possibles, m'attendrirent; peu s'en fallut que dès-lors mes projets de vengeance ne s'évanouissent; cependant, prévenue contre les hommes, je craignis de te juger trop favorablement. Il n'est point de mor-



tels qui n'aient fait quelques actions généreuses, & vous ne méritez nos récompenses que par l'habitude des vertus. J'attendis pour décider sur les tiennes, que je fusse convaincue qu'elles font ta plus chere occupation. Ton activité, une vigilance qui entre dans les moindres détails, tes cabanes remplies de tout ce qui peut être utile, tes troupeaux, dont tu tires un double avantage, tes efforts continuels à fournir aux voyageurs l'agréable & le nécessaire: voilà ce qui m'a déterminée à accepter l'offre de prendre le couvert dans ta maison; tantôt je gardois un profond silence, pour essayer à rallentir ton zele, en n'y paroissant pas assez sensible; tantôt j'éluois tes demandes, ou je n'y satisfaisois que par des signes froids, pour t'arracher quelques démonstrations de dépit ou d'impatience. Je ne te disois que des choses propres à augmenter ton embarras. J'ai éprouvé ta confiance en te demandant Tégliis, cet enfant qui t'est si chere. Je t'ai expliqué

le nœud de ma conduite mystérieuse avec toi; il me reste à t'apprendre quelles récompenses je destine à toi, à Nicamette & à Tégliis...

Ils se jetterent aux pieds de la Déesse, les arrosèrent de leurs larmes; expression sublime & incapable encore de peindre leur ravissement & leur vénération!

La Déesse laissa un cours libre à des mouvements si justes: un moment après, elle leur dit de retourner à leurs places, de lui prêter attention, & elle continua ainsi: O Démophon, le temps approche où tu recevras le prix de tes travaux! Le Trône t'attend; tu régneras sur un Peuple qui t'enlèvera de ta retraite pour faire son bonheur. Ton Royaume ne sera pas d'une vaste étendue; un Etat n'est-il pas assez grand quand il est heureux? Le tien jouira sous ta race d'une constante prospérité. Tes voisins n'oseront la troubler. Tu trouveras dans ces deux vases, les moyens de surmonter tous les obstacles, de soutenir ta

gloire, d'abaïſſer tes ennemis, & de venger leurs affronts. Téglis épouſera un Prince digne d'elle, & ſuccédera à ta couronne & à tes vertus. La renommée portera votre nom aux extrémités de la terre. Votre mémoire fera chere à la poſtérité la plus reculée.

Je vous donne ces vaſes pour gage de ma bienveillance & de mes promeſſes. Conſervez-les avec ſoin; la perte de ce trésor précieux fera la fin de la grandeur de ta maiſon. Celui où eſt le feu te répondra de la victoire dans les guerres juſtes que tu entreprendras, applanira devant toi toutes les difficultés, dévorera comme un foudre vengeur, les Princes qui s'obſtineront à t'attaquer ſans fondement légitime. Celui qui contient l'eau, ce ſymbole de la ſimplicité, de la pureté qui doivent régner dans les démarches des Rois, ce vaſe, diſ-je, t'aidera à convaincre tes voiſins de la ſincérité de tes vues, de la droiture de tes intentions, à faire d'heureux choix dans tes

Ministres & dans tes Généraux. Il te guidera dans tes conseils, dans tes entreprises. Il disposera les cœurs les plus ulcérés à la soumission & à la paix; regarde ces vases comme tes seuls oracles: si tu ne les consultes que quand tes droits seront certains, un glorieux succès comblera toujours tes vœux.

Tu ne sauras ni le terme fixé pour ton élévation, ni les voies qui te conduiront au trône; ces secrets sont encore renfermés dans le sein de la puissance immortelle qui te protège. Leur connoissance n'ajouteroit rien à ton bonheur. Prépare-toi à ces événements sans impatience & sans inquiétude. Ajoute, s'il se peut, au mérite de Tégis des qualités qui la rendent encore plus digne de la couronne qui lui est réservée. Pour toi, Nicamette, tendre épouse du plus généreux des hommes, tu as pris part à ses soins bienfaisants, il est juste que tu jouisses de sa gloire dans une longue vieillesse; que votre vie soit l'exemple de votre nombreuse postérité, & des Princes de la ter-

re; rendez-vous tous trois à cette extrémité de votre jardin auprès de ce salon où Démophon va quelquefois, moins pour jouir d'un doux repos, que pour imaginer de nouveaux moyens d'être secourable. Pour moi, devenue invisible, je quitte à regret une maison qui est le temple le plus magnifique de l'hospitalité, & dans la majesté qui environne les Déeses, je recevrai vos adieux près de ce pavillon.

A ces mots, elle se leve & dispaçoit en effet; nos heureux Hôtes volent au lieu qu'elle leur a indiqué: de loin ils apperçoivent la Déesse montée sur un char éclatant de lumière; ils se précipitent la face contre terre: *Protégez-nous, pardonnez-nous nos fautes*; c'est tout ce qu'une situation si attendrissante leur permit de dire... Oui, je veillerai sur vous du haut de l'empirée, & elle s'envola dans les airs.

Ils la suivirent long-temps des yeux à la trace de lumière que son char laissoit derrière lui. Long-temps ils resterent dans

l'extase où les avoient plongé les prodiges de cette mémorable journée; leur vue étoit attachée au ciel comme s'ils eussent encore entrevu la Déesse. Enfin, les étrangers qui pouvoient avoir besoin de leur présence, rompirent cette espece d'enchantement. Ils s'en retournerent en s'entre-regardant, & sans pouvoir se communiquer la vivacité des sentimens qui les oppressoient, pour parler ainsi, dans des moments si délicieux.

Leur ivresse n'empêcha pas qu'en rentrant chez eux, chacun ne reprît ses fonctions, & ne donnât ses soins à l'intérieur de la maison à l'ordinaire. Les étrangers étoient couchés; les maîtres interrogèrent leurs serviteurs, sur le zele qu'ils avoient mis dans les secours que cet instant exigeoit, pour que leurs Hôtes jouissent d'un repos aussi doux que tranquille. Chaque serviteur fut pris en particulier: rien ne fut oublié pour s'assurer de leur fidélité & de leur exactitude. Démophon satisfait de leurs ré-

ponfes, voulut encore jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il crut pouvoir examiner fans être entendu : après cette dernière précaution, son monde se retira pour se délasser, dans les bras du sommeil, de leurs travaux & de leurs fatigues.

Il rejoignit Nicamette & Tégliis, & les trouva dans une profonde revêrie. Leurs regards erroient sans dessein, elles respiroient avec peine. Tégliis vole dans les bras de son pere; des larmes de joie inondent son visage. Démophon tend une main à Nicamette, qui n'avoit pas même la force de soupirer. Ils se laissent tomber tous trois sur leurs genoux, levent leurs mains & leurs yeux au ciel, & lui offrent au milieu des sanglots, des cœurs que la Déesse a presque anéantis sous le poids de sa grandeur, de ses bienfaits & de ses promesses.

Ils restent plusieurs instans dans cette attitude intéressante. Démophon sentant ses forces l'abandonner, fait un effort, porte son épouse & sa fille sur des sieges, & se place à côté d'elles.

Que les Dieux ont des bontés pour nous, leur dit-il, après avoir réfléchi un moment! Ils sont les auteurs du bien, le centre de toutes les vertus, & ne dédaignent pas de combler de faveurs des mortels, qui mêlent dans leurs actions louables même, les foiblesses de leur nature. O Nicamette! ô Tégliis! ne cherchons dans les promesses flatteuses de la Déesse, que des motifs de remplir nos devoirs avec plus d'ardeur! Nous n'avons pas mérité qu'elle nous favorisât si singulièrement. Encourageons-nous mutuellement à la bienfaisance: quelques utiles que nous soyons à nos freres, nous ne nous rendrons jamais dignes, je ne dis pas de l'accomplissement de ses oracles, mais même de la présence dont elle nous a honorés aujourd'hui. Est-ce un sujet de s'enorgueillir, que de faire un peu moins mal que les autres? Voilà pourtant où se réduisent tous nos efforts. Gardons-nous de rien laisser paroître de la grace que nous avons reçue: si elle venoit à la connoissance de



nos serviteurs & du public, nous nous verrions importunés d'acclamations qui nous porteroient peut-être au relâchement. La louange séduit, la vanité s'infinue avec elle dans les cœurs. Elles corrompent souvent les plus heureux naturels; je tremble qu'on ait apperçu ce qui vient de se passer: les ordres mystérieux que j'ai donnés, auront sans doute piqué la curiosité. Si on nous avoit entendus! chere Nicamette, j'en serois inconsolable.

Cette tendre épouse & Tégliis mirent tout en usage pour calmer ses craintes. Je ne doute point, lui dit Nicamette, que tant de circonstances merveilleuses n'aient frappé ceux qui nous entourent. Mais il ne paroît pas que les étrangers y aient fait beaucoup d'attention, & c'est le point essentiel; pour nos serviteurs, il est aisé de les tranquilliser par des éclaircissements, qui, sans altérer la vérité, leur ôtent toute idée de prodige, & leur présentent les faits sous une face tout-à-fait naturelle. Par-

là nous fatisferons leur curiosité, s'il le faut, & nous n'aurons rien à appréhender de leur indiscretion.

La sagesse de ces ouvertures rassura Démophon; la nuit étoit avancée; cette vertueuse famille se separa pour aller prendre quelque repos. Le souvenir de tant d'objets, étoit trop récent pour leur permettre de se livrer au sommeil; ils avoient le cœur trop rempli. Démophon veilla jusqu'à l'aurore. Il se leva selon sa coutume, & fournit aux voyageurs, ce qui leur étoit nécessaire pour atteindre la premiere Bourgade: plusieurs d'entr'eux étoient partis quand ses serviteurs parurent; il distribua à ceux-ci leurs fonctions & leurs postes; en envoya quelques-uns aux Villes voisines acheter des objets nouveaux. Son esprit en découvroit sans cesse; il étoit si ingénieux à inventer des moyens de secourir, qu'il étoit surpris que depuis trois ans, mille choses indispensables lui eussent échappées; il s'accusoit de négligence; &, dans sa douleur, il comp-

toit ces trois ans comme un temps perdu.

Pour subvenir à tant de dépense, il cultivoit son domaine avec plus d'application; car il ne pensoit pas comme les Grands de son temps, qui, pour satisfaire un luxe sans bornes, ou une prodigalité insensée, engloutissoient leurs revenus & leurs fonds; qui ne soutenoient ce qu'ils appelloient leur rang, qu'en abusant de la confiance publique, & qu'en réduisant à l'indigence vingt familles laborieuses. Il donnoit lui-même l'exemple du travail; quand il avoit pourvu à l'ordre intérieur, il prenoit la bêche & le rateau, & par une sueur honorable, il forçoit la terre à répondre à ses vœux. La belle, la délicate Tégliis, dont les mains ne sembloient faites que pour cueillir des roses, exposoit son teint de lys aux rayons brûlants du soleil; se couvroit de poussière, & s'offensoit qu'on voulût l'aider à achever sa tâche. Bien-tôt de grands marais furent desséchés, & des friches mis en valeur; bien-tôt des prés artificiels dou-

blerent le rapport des prairies. Démophon établit des fabriques chez lui, & y occupa des Artisans de toute espece; la matiere ne lui coûtoit que des peines: elle-même payoit la main d'œuvre; l'industrie & l'économie agissoient de concert; elles accumulèrent des sommes considérables. Démophon s'attrista, qu'assez heureux pour acquérir, les moyens de répandre lui manquassent; il fit un nouvel examen de sa maison, de ses cabanes, de ses troupeaux, & du chemin. Il avoit joint par-tout le commode au nécessaire: il alloit y mettre le superflu. Une réflexion l'arrêta; que prétends-je, dit-il en soi-même? Le superflu me débarrassera de mon or, sans augmenter le bonheur de mes Hotes; ce que j'y employerois, ne seroit-il pas un vol fait au reste des hommes? N'y auroit-il pas de la dureté à traiter avec délices ceux que le Ciel daigne m'envoyer, tandis que les autres languissent dans la misere? combien y en a-t-il parmi les premiers dont je n'adoucis le sort

qu'un instant ? pourquoi ne vais-je pas chercher les malheureux jusques dans leurs chaudières ?

Cette idée parut lui reprocher l'injustice de son premier dessein : il résolut d'expié l'une, en suivant promptement l'autre. Dès le soir il fit des questions à ceux de ses Hôtes qu'il jugea les moins accommodés de la fortune, sur le nombre de leurs enfants, sur leurs professions & sur leurs gains ; leurs réponses lui découvroient la qualité de leurs besoins. Il y pourvoyoit en secret ; il alloit dans les Villages déterrer l'indigence, lui distribuoit des sommes proportionnées à l'état & sur-tout aux mœurs des personnes ; il envoyoit dans les marchés voisins ses denrées, avec ordre de les donner à deux tiers moins de leur valeur : le tiers qu'il en tiroit étoit converti en d'autres objets que ses serviteurs vendoient de même ; il eût désiré de n'en recevoir nul prix, mais cette générosité eût fait un éclat qu'il avoit trop à cœur d'éviter.

Ainsi Démophon s'étudioit à étendre ses secours. Quand il avoit imaginé une nouvelle classe de besoins, il s'applaudissoit de la découverte; il en avoit autant de joie que du plus heureux événement; jamais on ne s'occupa à cette espece de recherche avec plus de chaleur; jamais on ne fut plus flatté du succès: deux ans s'étoient encore écoulés dans ce glorieux exercice. La Déesse n'avoit point reparu; Démophon, qui n'avoit qu'une sorte d'ambition, attendoit l'effet de ses promesses sans desir, & sans impatience; s'il jettoit les yeux sur le Trône, les écueils qui l'environnent l'allarmoient: il voyoit qu'un Prince y fait souvent le mal malgré lui, & jamais tout le bien qu'il veut; au contraire, dans l'heureux état où il se trouvoit, son penchant n'étoit retenu que par le défaut d'occasion. Il pouvoit le désintéressement jusqu'à souhaiter que la Déesse pût l'oublier.

Tégliis étoit dans sa dix-septieme année; ses graces étoient relevées par le développement

pement parfait de ses organes; la nature avoit mis la dernière main à son ouvrage; elle étoit surprise elle-même de sa beauté. Cette charmante personne jouissoit d'une existence qui lui étoit plus chère: un nouvel univers étoit éclos à ses yeux. Je ne fais quel intérêt plus vif l'attachoit aux créatures; une voix inconnue parloit à ses sens; elle voyoit pour la première fois les liens qui unissent les êtres sensibles. Tout charmoit ses regards; des soupirs involontaires lui échappoient subitement; l'émotion du plaisir pénétoit son âme.

A ces signes éloquents, à l'incarnat de son teint, ses parents jugerent que l'heure des passions étoit venue; ils vouloient qu'elles fissent le bonheur de cette fille chérie; il ne s'agissoit que d'imposer le frein à ce coursier fougueux; ils ne les peignirent point à Téglis sous des couleurs effrayantes; ils ne lui apprirent que par degrés à quel point elles peuvent être dangereuses; un tableau hideux d'affections qui sont en

nous, révolte nos sens dont elles font l'ouvrage. Il n'est pas prudent d'engager à redouter les passions, un être qui en fait l'essai. Vous voilà, disoit Démophon à Téglis, vous voilà, ma chere fille, dans l'âge heureux où l'on éprouve des sentiments inconnus à l'enfance : depuis que vous êtes née, nous n'avons cessé de vous inspirer l'amour du bien & des mœurs; c'est maintenant que vous nous convaincrez que nos préceptes se sont gravés dans votre ame. Si elle est aussi pure que nous avons lieu de le croire, vous serez l'objet de toute notre tendresse, les délices du nœud qui m'unit avec votre mere, & la plus douce consolation de nos derniers jours. Qu'il vous fera doux, Téglis, de vous présenter devant votre pere & votre mere, avec la noble assurance que donne la vertu! Nos yeux liront dans les vôtres, la candeur, l'ingénuité de votre caractere; vous verrez éclater sur notre visage, la vive satisfaction qu'elles y causeront; vous en serez émue,



nous en ferons enivrés. Trouble charmant, qui fera en même-temps la cause & le prix de l'innocence ! Ah ! chere enfant, que de desirs vont naître en foule dans votre cœur ! la plupart feront le charme de votre vie, si vous évitez la précipitation & l'excès. Je ne vous parle point des emportemens du vice ; le bon naturel dont vous êtes douée, me répond de l'aversion que vous en concevez.

C'est ainsi que Démophon instruisoit sa chere Téglis, il ménageoit son amour propre, & excitoit sa sensibilité par une peinture touchante des effets de la vertu. Quand on fait la faire aimer, ne rend-on pas le vice assez odieux ? Nicamette suivoit ces principes dans ses entretiens avec sa fille. Elle lui rappelloit la confiance qu'elle devoit à leur amour paternel, l'invitoit avec douceur & cordialité, à leur dévoiler les plus secrets replis de son cœur. Souvent, lui disoit-elle, la jeunesse s'égaré faute de connoître le remede à des penchans qu'elle

désespere de surmonter. Je me plais à voir l'esprit de réflexion, le goût de la sagesse, les lumieres de la raison vous distinguer des personnes de votre âge. Mais, chere Tégliis, ces guides seuls ne réussissent pas toujours à nous préserver des dangers. C'est à l'expérience à diriger leurs secours.

Souvenez-vous, ma fille, lui disoit-elle un autre jour, que la pudeur est le plus précieux attribut de notre sexe. Elle est le gardien fidele de la pureté de l'ame : elle nous avertit des entreprises des sens, ces tyrans cruels de l'adolescence. Elle a sa source dans le sentiment intime ; celui-ci est la juste balance de nos impressions : son silence est la preuve de son approbation ; si nous l'offensons, le trouble nous agite. La pudeur peint dans nos yeux & sur notre front, l'espece d'outrage qu'il reçoit. Prêtez sans cesse une oreille attentive à sa voix. Elle vous fera connoître tout ce que vous aurez à craindre ; & notre tendresse, nos soins & notre vigilance, ne tarderont pas à vous rendre le repos.

Tégliſ ſe jette dans les bras de ſa mere, & lui témoigne, plus par ſes larmes & ſes ſoupirs que par ſes paroles, la vivacité de ſes remerciements. Nicamette & Démophon apperçurent bien-tôt en elle l'effet de leurs ſages conſeils. Elle ſ'obſerva avec plus de ſoin, elle modéra cette gaiété naïve qui avoit aſſaiſonné toutes ſes actions; elle mit plus dans ſon maintien de cette gravité qui ſ'occupe à régler les mouvements intérieurs, elle ne vit plus les objets avec cette liberté qu'inspire l'indifférence de l'ame; la modéſtie, la douceur amortirent le feu de ſes regards. La décence préſidoit à ſes diſcours & à ſes moindres geſtes. Avoit-elle quelque inquiétude ſur la nature de ſes ſentiments, elle ouvroit ſon cœur à ſon pere ou à ſa mere. Sa franchise redoubloit encore leur intérêt; ſes craintes, ſes aveux, ſes doutes annonçoient une candeur qui ravifſoit ſes heureux parents. Après ces doux épanchements, Tégliſ leur paroifſoit plus belle, plus vertueuſe



& plus digne de toutes les faveurs du Ciel.

Le moment du combat approchoit; ce temps où la nature humaine semble payer, par la perte du repos, & dans une situation inquiète & douloureuse, la joie pure de ses premières années; ce temps, dis-je, devoit être d'autant plus affligeant pour l'aimable Tégliis, qu'elle alloit devenir sensible pour un objet inconnu.

Elle tomba tout-à-coup dans une noire mélancolie; un air rêveur, de fréquentes distractions, une nuance de tristesse & de dégoût allarmerent vivement ses parents. Questions sur les causes de ce changement, offres de satisfaire tous ses desirs, vive inquiétude, attendrissement, larmes même, tout fut mis inutilement en usage. Pouvoit-elle leur apprendre ce qu'elle ne savoit pas? Tégliis pleura, gémit, & il lui fut impossible de dire pourquoi. Nicamette la pressa de lui avouer si elle n'avoit pas plus de satisfaction à voir quelque personne que

d'autres; si elle n'avoit pas des besoins qu'elle se fit scrupule de leur déclarer. Non, ma tendre mere, reprit-elle avec vivacité, vous êtes les seuls êtres au monde que j'ai du plaisir à voir. Vous me parlez de besoins! me laissez-vous le temps d'en sentir? ne prévenez-vous pas tous mes desirs? manque-t-il rien à mon bonheur? Je m'examine sans cesse, & je ne puis rien découvrir de ce qui dérange mon caractère. N'en ayez point d'effroi: vous me feriez mourir. Aimez-moi toujours: vous connoissez le fond de mon cœur. Il n'aura jamais rien de caché pour vous ni pour mon pere. Ce cœur est votre ouvrage: je ne cesserai de m'appliquer à le rendre digne de votre tendresse. Vous m'avez dit que notre complexion a ses vicissitudes. Peut-être ce que j'éprouve n'en est-il qu'une suite naturelle. Ne vous inquiétez point, je vous en conjure; cela se dissipera.

Tels étoient les présages de l'instant fatal; telles les sollicitudes de Démophon &

de Nicamette. La sensible Tégliis étoit trop pénétrée des peines que son état leur cau-  
soit, pour ne pas employer tout ce qui dé-  
pendoit d'elle à les tranquilliser. Elle fut  
moins distraite, reprit l'air enjoué; un sou-  
ris aimable animoit souvent le corail de ses  
levres. Ses efforts étoient si bien ménagés,  
la contrainte approchoit tant de la vérité,  
que sa guérison parut certaine.

Un soir à souper, cette respectable fa-  
mille en témoignoit sa joie par les douces  
effusions de leurs cœurs. Démophon & son  
épouse se livroient librement aux transports  
innocents d'une tendresse mutuelle. Tu le  
vois, Tégliis, notre bonheur est de nous  
aimer. Ta félicité resserreroit encore des  
nœuds pleins de charmes. Nous demandons  
au Ciel qu'il te rende heureuse un jour,  
comme nous le sommes. Quand ton cœur  
aura fait un choix; certains que les qualités  
de l'ame te décideront, nous serons empres-  
sés à combler tes vœux. Un hymen bien  
assorti est la volupté suprême. Joins tes prie-

res

res aux nôtres, ma chere enfant, pour que les Dieux répandent leurs bénédictions sur l'Epoux qu'ils te destinent.

Un entretien si touchant porta sa chaleur au fond de l'ame de Téglis. L'amour de son pere & de sa mere échauffa son imagination; elle se retira occupée de mille objets qui se présentoient en désordre à son esprit. Le sommeil lui refusa long-temps ses douceurs. Le silence de la nuit, la liberté où elle étoit de s'abandonner à ses réflexions, mirent le comble au trouble de ses sens. Enfin, épuisée par une foule d'impressions successives & tumultueuses, ses paupieres s'appesantirent, & elle parut jouir d'un repos si désiré.

Je dis, elle parut; car la paix avoit fui de son ame. Téglis n'étoit assoupie que pour éprouver un nouveau genre d'agitation. Les songes, ces enfants du délire, lui montrèrent un objet qui fut long-temps pour elle une source de larmes & de délices. Son aspect lui causa un doux saisissement. Pour la

*I. Partie.*

E

premiere fois, son cœur lui parla distinctement : ces idées inquietes, ces mouvements confus qui l'avoient fatiguée sans l'éclairer, disparurent. Le cri de la nature n'eut plus rien d'obscur : ses sentiments étoient de l'amour. Elle ne pouvoit plus s'y tromper. A un cœur sans détour, & accoutumé à verser ses secrets dans le sein paternel, l'aveu de cette passion ne devoit rien coûter. Tégliis, que l'éloignement de son cher amant avoit éveillée, sentit pourtant un peu de répugnance à s'en ouvrir à ses parents. Elle la condamna d'abord, & en attendant qu'elle pût apprendre cette heureuse nouvelle à Démophon & à Nicamette, elle abandonna son ame aux plus riantes images. Devoit-elle réfléchir sur l'erreur trompeuse de la plupart des songes, sur l'impossibilité de s'unir à un être fantastique, sur la difficulté de le trouver, dans le cas même où il seroit le portrait d'un amant réel? Non, sans doute : une ame neuve réalise tout, ou ne s'oc-



cupe sans inquiétude pour l'avenir, que de ce qui l'affecte actuellement.

Tégliis descendit dans l'appartement de son pere plus matin que de coutume. Après les careffes que le devoir & l'amitié lui dictoient chaque jour, la joie dans les yeux, & avec la précipitation qu'inspire un sentiment satisfait : tendres parents, je l'ai vu, leur dit-elle, cet objet qui fixe mon choix; il m'a apparu cette nuit en songe; il m'a juré qu'il m'adoroit; il avoit les yeux mouillés de larmes. Une douce éloquence couloit de ses levres, une action touchante exprimoit ses sentiments; la candeur, la vérité assaisonnoient ses protestations. Son ame honnête, vertueuse, brilloit sur son front. Sa taille majestueuse imprimoit le respect. Ses cheveux flottoient nonchalamment. Que ne l'avez-vous vu comme moi, vous l'eussiez pris pour un Dieu! La nature avoit fait tous les fraix de sa parure, il en avoit l'air plus noble. Dans les instants où il me regardoit en silence, il paroïssoit abattu,

& en proie au chagrin. De quel vif intérêt il me pénétrait alors ! un mortel si accompli auroit-il des malheurs, me disois-je ? Ah ! que ne puis-je les partager ou les adoucir ! je sens que j'y sacrifierois ma propre existence. Mais non : il mérite trop d'être heureux. Le Ciel auroit à rougir de son infortune, & il n'est point injuste. J'étois dans l'ivresse, & mon esprit préoccupé lui a prêté des impressions qu'il n'éprouvoit pas. Chers parents, daignez vous souvenir de vos promesses ; voilà le temps de combler mes vœux.

Démophon & Nicamette jugerent au feu de son récit, qu'il y auroit du danger à détruire, dans ce moment d'enthousiasme, l'erreur qui la séduisoit. Il falloit ménager un enfant qu'une passion impérieuse maîtrisoit. Ils répondirent qu'ils étoient prêts à couronner sa tendresse, & qu'ils n'attendoient que l'heureux moment qui leur feroit connoître le mortel qui en étoit l'objet. Qu'ils espéroient du Ciel, qui les

protégeoit si visiblement, que ce moment arriveroit bien-tôt. Que cependant ils la conjuroient elle-même de se rappeler, que les desirs les plus innocents offensoient les Dieux, quand on ne savoit pas les modérer. Que c'étoit attaquer leur providence, que de murmurer de la lenteur des événements. Que son songe pouvoit contenir le vrai comme le faux, & qu'ils exigeoient d'elle qu'elle ne se laissât pas entraîner à un espoir, qui en ne s'effectuant pas, deviendroit le supplice de toute sa vie.

Tégliis étoit trop attachée à une image flatteuse, pour craindre d'en être trompée; & trop enivrée de sa flamme, pour comprendre ce que cette réponse y avoit de contraire. Elle ne vit que la tendre complaisance de son pere & de sa mere. Elle les remercia par des embrassements réitérés. De leur côté, ils se contenterent de ces courtes exhortations, remettant à s'expliquer plus positivement, quand le prestige qui l'aveugloit seroit dissipé.

Tégliſ fit briller ſon enjouement naturel. Elle mêloit à ſes démarches une vivacité piquante, des agréments nouveaux. Elle répandoit ſur tout une teinte de ſenſibilité qui le vivifioit. L'amour qui ſuivoit ſes traces, rendoit le ſon de ſa voix plus intéreſſant, & ajoutoit à l'éclat de ſa beauté. Elle ſ'acquittoit de ſes devoirs avec plus de promptitude. Il ſembloit que ſa paſſion lui donnât des ailes.

Démophon, en admirant ſon activité, crut de ſa prudence d'y mettre des bornes. Il lui preſcrivit le repos à certaines heures. Tant de feu auroit ſans doute altéré une complexion délicate, & une ſanté qui lui étoit plus chere que la ſienne. Tégliſ ſe ſoumit ſans murmure à ce délaſſement, quoique ſon caractère bouillant le déſapprouvât en ſecret. Elle paſſoit d'abord ſes moments à d'utiles lectures. Son pere avoit ſoin de lui donner des Livres qui l'inſtruiſſent dans l'art de dompter ſes penchans, & de régner ſur ſoi-même. Ces leçons dé-

tournées produisoient un effet subit. La raison reprenoit son empire, mais sa lumiere douce étoit aussi-tôt éclipsee par une flamme dévorante.

Cette aimable fille sentit le plaisir de lire se rallentir, & en peu de jours elle n'eut plus que du dégoût pour tous les Livres. Il eût été dangereux de contraindre ce caractère de feu. On lui laissa encore choisir un objet qui occupât ses loisirs; elle excelloit dans l'art de faire de la tapisserie; elle s'y appliqua avec ardeur. Son cœur lui offrit les sujets. Des oiseaux qui se becquetoient; des colombes enchaînées avec des guirlandes de fleurs; un lys qui se penchoit sur une rose, deux ruisseaux qui cherchoient à se réunir, furent les premiers que son aiguille dessina.

L'image qu'elle avoit vue en songe, étoit sans cesse présente à ses yeux. Elle la traça sur son canevas. Avec quel ravissement ne voyoit-elle pas éclore sous ses doigts chacun de ses traits? Elle approchoit son

ouvrage de son sein. Son cœur palpitoit, & sembloit vouloir s'y attacher. Les soupirs coupoient sa respiration; elle jettoit l'aiguille, la reprenoit, portoit la toile vers sa bouche. Une voix secrete l'arrêtoit : la rougeur lui montoit au visage; elle se rappelloit que c'étoit à ces marques subites que le crime se faisoit connoître. L'ouvrage lui tomboit des mains : ses larmes couloient en abondance. Comment reparoître devant son pere & sa mere? comment leur cacher les traces de sa foiblesse? je la leur avouerai, dit-elle; ils me la pardonneront, me consoleront, me fortifieront contre une puissance tyrannique.

Téglis en effet abandonne la tapisserie, rejoint Démophon & Nicamette, se jette à leurs genoux, & les embrasse en les arrosant de ses pleurs. Qu'avez-vous, lui dit son pere? levez-vous; vous nous glacez d'effroi. Que vous est-il arrivé? Elle leur raconta ce qui venoit de se passer avec cette franchise qui accompagne la vertu.

Je suis moins estimable à vos yeux, chers parents, ajouta-t-elle. Hélas! ne me haïsez pas. Prêtez-moi vos secours contre le péril qui me menace. Si ma faute vous offense, ma docilité à suivre vos conseils vous attendrira, méritera mon excuse. Rassurez-vous, vertueuse Tégliis, reprit son pere, le combat n'est un crime que quand on s'est laissé vaincre lâchement. Ne cessez de veiller sur vous-même, & d'écouter ce trouble intérieur qui vous a averti du danger. Efforcez-vous, mon enfant, de modérer une passion ardente qui vous consume. Si malheureusement l'objet qui l'a fait naître n'avoit jamais existé, en vous y livrant sans réserve, quel seroit votre espoir! Je ne vous dis pas que cela soit; mais vous devriez, ma chere fille, vous conduire comme si cela étoit. Que les songes sont trompeurs! qu'il y a peu de raison de se flatter qu'ils se réalisent! croyez-moi, ne nourrissez plus jusques dans vos amusements, une ardeur qui peut vous devenir funeste.

Ah! Tégliſ, ſi elle ruinoit votre tempérament! votre pere & votre mere en feroient inconfolables. Votre imprudence empoifonneroit tous nos inſtants, & ſans doute nous coûteroit la vie. Je n'exige point de vous de ſacrifices précipités, mais employez toute votre ſageſſe, toute votre raiſon à vous poſſéder, à ne point trop mettre de confiance dans une idée qui peut n'être qu'illuſoire, & à ne vous en occuper que comme d'une agréable diſtraction. Tégliſ promit, en pouſſant un ſoupir, de faire tout ce qui dépendroit d'elle, pour ramener la paix dans ſon cœur; & chacun ſe rendit où le devoir l'appelloit. Tégliſ avoit à arracher des fleurs preſque deſſéchées, & qui occupoient inutilement un petit terrain. Leur fort l'émut : elle ſe rappelloit leur éclat, ſa courte durée excita ſes regrets : elle ſe compara aux fleurs. Bientôt Tégliſ, diſoit-elle, ſera fanée comme vous. Son amant ne la verra peut-être que dans l'état où je vous vois. Ah! plutôt qu'il



ne me connoisse jamais... Mon amant! existe-t-il? n'est-ce pas une vaine ombre que je poursuis? que je suis à plaindre! j'aime un objet accompli, & j'ignore s'il jouit du jour. Il faut que je craigne qu'il n'a d'autre existence que celle que mon imagination lui a prêtée. Si je me livre à une lueur d'espoir, mon innocence est menacée, ou mes parents, ces tendres auteurs de mes jours, sont en danger. Cruelle extrémité! mais dois-je balancer! écartons ces idées funestes. Démophon! Nicamette! vous m'aimez si tendrement! vous préférer à une illusion, est-il donc un si grand sacrifice? chere illusion!... Je ne puis plus me soutenir.

Elle gagne avec peine un ban de gazon, qu'elle apperçut à deux pas, s'y précipite, & verse un torrent de larmes. Nicamette, qui n'étoit pas loin d'elle, & qui jettoit souvent la vue sur sa fille, accourt à son secours. Téglis fit un effort pour lui dérober sa situation, se leva, la pria de n'a-

voir point d'inquiétude, ajoutant que ses pleurs étoient l'effet de ses réflexions, & de la ferme résolution qu'elle venoit de prendre, de suivre leurs sages conseils. Nicamette en parut satisfaite, s'assit auprès d'elle, & la fortifia dans son dessein, par de nouveaux témoignages de tendresse, plutôt que par des exhortations déplacées dans cette circonstance.

Tégliis reprit peu à peu ses esprits. Sa mere la conduisit dans sa chambre, où elles s'entretenrent assez gaiement jusqu'au souper des hôtes. Le reste de la soirée se passa sans aventure intéressante. Nicamette instruisit Démophon de celle du jardin, & ils conclurent qu'il falloit observer leur fille de plus près, & la laisser rarement seule, afin d'être toujours à portée de la secourir, ou de la distraire. Ils arrêterent en outre qu'ils ne lui diroient rien du portrait qu'elle avoit commencé. Que lui conseiller de l'interrompre, seroit ajouter à son chagrin un air de contrainte & d'empire, qui pour-

roit la révolter. Ils comptoient assez sur sa sagesse & sa soumission, pour qu'elle l'abandonnât d'elle-même.

Elle s'y décida en effet; mais la tapisserie lui devint insipide, ainsi que les moments consacrés à la dissipation. Elle promit de se ménager assez, pour n'en avoir pas besoin. On lui accorda tout avec complaisance, & en se réservant de l'éclairer dans ses occupations.

Tégliis passa quelques mois dans une apparence tranquilité. Tomboit-elle dans quelques rêveries, un prompt retour sur elle-même les dissipoit. Sa démarche étoit moins vive, moins pétulante; mais la nonchalance même y mettoit plus d'intérêt. Au reste, le trouble, l'impatience, l'incertitude, la crainte, l'amour, déchiroient son cœur tour à tour. Ses yeux étoient pleins de langueur; une nuance de pâleur se mêloit aux roses de son teint; elle avoit moins d'éclat; elle étoit plus touchante. A chaque instant une force secrète l'entraînoit à l'en-

droit où le portrait étoit renfermé. Elle s'en arrachoit avec violence : peu à peu le desir de le voir se rallentit ; elle en approcha sans émotion, se retira sans trouble. Son premier soin fut d'apprendre cette es- pece de victoire à ses tendres parents. Ils la féliciterent , & l'engagerent à redoubler d'efforts & de fermeté.

Séduite par une fausse sécurité, Tégliis, comme pour jouir de son triomphe, se hazarda à voir ce portrait. Soit que sa pré- somption l'aveuglât, soit que l'amour se cachât, pour mieux la punir de sa téméri- té. La vue d'une image, autrefois si chere, ne lui fit presque point d'impression. Dé- mophon, qu'elle en instruisit le premier, la plaignit de sa crédulité, l'exhorta à moins présumer d'elle-même, & à ne point croire des apparences trompeuses. Ne craignez rien, mon pere, reprit-elle, je connois le peu de fond qu'il y a à faire sur un songe. Je rougis des sentiments qu'un vain fantôme m'a inspirés. Si j'ai encore quelque reste

de foiblesse, le ridicule qui la peint à mes yeux sous ses vraies couleurs, achevera de la dissiper, & de me rendre ma première liberté.

Démophon profita de cet heureux moment, pour lui représenter qu'il y avoit plus que de la foiblesse à s'attacher aux êtres fantastiques, enfantés par une imagination en délire, & à s'attirer des tourments réels, pour de pures chimères. Il lui retraça avec cet intérêt tendre qui l'animoit, les progrès de sa passion, l'état où il l'avoit réduite, les vives allarmes qu'il causoit à lui, à sa mere. Chere Tégliis, vous devriez être notre consolation, & vous êtes l'objet de nos plus cruelles inquiétudes. Vous nous devez la vie, nous donnerez-vous la mort ?

Ces derniers mots passent en traits de feu dans l'ame de Tégliis. Un frisson d'horreur la saisit, le remords la déchire. La honte l'empêche de lever les yeux sur son pere; son visage se baigne de larmes; elle paroît anéantie. Regardez-moi, ma fille, conti-

nua Démophon, qui se repentit d'avoir désespéré un cœur trop sensible. Je n'ai point les yeux sévères du reproche ou de la haine. Je suis toujours un pere qui vous aime, & qui donneroit sa vie pour calmer la moindre de vos douleurs. Ah! mon pere, reprit Tégliis, puis-je oublier votre tendresse pour moi? Non, ce ne sont point vos représentations qui m'abattent; ce sont mes remords. Pardonnez, je vous conjure, des égarements involontaires; ils me couvrent de confusion. Je ne veux plus intéresser votre sensibilité, que par mon application à procurer votre repos & votre bonheur.

Elle scella ses promesses par ses embrasemens. Démophon la reçut d'un air riant, & en la serrant dans ses bras. Cette scene sembla avoir augmenté la reconnoissance, le respect & l'amour de la fille. La douceur, la complaisance & la tendresse du pere. Chaque instant fournissoit à l'un & à l'autre des occasions de s'en donner de

nou-

nouvelles preuves. Téglis n'avoit en apparence d'autre soin que de plaire à ses parents, d'autre desir que de les voir heureux. Si elle faisoit quelquefois tomber le propos sur sa passion, c'étoit pour en rire, la traiter de folle, & en faire le sujet de ses plaisanteries. Elle s'en croyoit si parfaitement guérie, qu'elle forma le projet d'achever son portrait. Je le mettrai, disoit-elle, sous mes yeux, pour me rappeler sans cesse les erreurs de ma jeunesse. Ce monument sera une leçon pour les cœurs, qui, comme le mien, seroient la victime d'une fantaisie puérile.

Cette idée ne déplut point à Démophon & à Nicamette. Cependant ils firent connoître à leur fille, qu'ils desiroient qu'elle en différât l'exécution, jusqu'à ce qu'elle eût une entière certitude de la paix de son cœur. Elle leur assura qu'elle n'en pouvoit être plus convaincue, & courut sur le champ à son canevas.

Entreprise fatale ! l'aiguille de Téglis étoit

*I. Partie.*

F

la plus dangereuse fleche de l'amour. Chaque point rouvroit ses blessures. Les couleurs qu'elle assortissoit, les traits du visage qui sortoient de leurs nuances, lui reprochoient d'avoir fait des efforts pour ne plus aimer. Sa main trembloit sur le canevas. En détournoit-elle les yeux, un soupir les y ramenoit. Une ardeur nouvelle échappée de cette image, se glissa dans ses veines. Le frémissement du plaisir y circula avec son sang. Tégli's anima les yeux de la figure du feu qui brilloit dans les siens. Quand elle les eut achevés, elle tomba dans une espece d'ivresse en les contemplant. A peine revenue à elle, sa main cherche son aiguille, & elle continue son ouvrage, sans s'appercevoir du temps qu'elle y avoit déjà employé. On vint l'avertir qu'une affaire domestique exigeoit sa présence; elle reçut cet avis avec dépit, quitta son tableau avec regret, & descendit le visage enflammé, & plus occupée que jamais de l'objet qu'elle avoit vu en songe. Les soins qu'elle



donna dans la maison, se ressentirent d'un trouble qu'elle ne pouvoit plus se dissimuler. Elle reconnut trop tard son imprudence; elle en éprouva une confusion mêlée de douceur; elle fit quelques tours dans le jardin, pour reprendre un maintien plus tranquille. Inutile précaution! Les mouvements divers qui venoient de s'élever dans son ame, avoient sensiblement altéré ses traits. Quand elle eut rejoint son pere & sa mere, ils apperçurent avec douleur l'effet funeste de son ouvrage. Démophon en fut accablé. Son air abattu annonçoit l'excès de son affliction. Téglis prévint ses reproches, & s'exprima ainsi: Je vois, le plus respectable des peres, je vois ce qui vous attriste & vous consterne. C'est une fille plus que jamais dévorée d'un feu dont elle plaisantoit, & qu'elle condamnoit il n'y a que quelques moments. Oui, j'en suis consumée, mais sa violence fait mon bonheur. Quel que soit l'objet que j'adore, il régnera éternellement dans mon

cœur. Pourquoi désespérerois-je d'avoir un égal empire sur le sien? Les Dieux n'ont-ils pas souvent révélé en songe aux hommes leurs volontés & leurs desseins? Ils nous ont donné des preuves de leur protection. Ce sont eux sans doute qui ont offert à mes yeux le mortel qu'ils me destinent. Ils m'ont inspiré des sentiments que ni vos sages conseils, ni votre tendresse, ni vos allarmes, ni les plus sinceres efforts de ma part, n'ont pu ralentir. N'est-ce pas résister à leurs divins décrets, que de s'opposer à un penchant qu'ils ont fait naître? attendons sans impatience le moment qu'ils ont fixé pour effectuer leurs promesses. Mais craignons de les offenser, en éteignant des desirs, qui, selon leur sagesse immuable, doivent être la source de notre félicité. Je leur abandonne mon sort; ils connoissent la pureté de mon cœur. Je mets toute ma confiance dans leur justice & dans leurs bontés. Si je me trompe, j'acheverai ce tableau charmant. Cet être

de raison qu'il représentera, a troublé mon repos. J'en ferai un instrument de délices; il fera tout mon bien après vous; il aura tous mes vœux. Je le verrai, je l'admire-  
rai, & mes desirs seront satisfaits. Qu'im-  
porte que ce qui nous attache soit imagi-  
naire, s'il nous rend heureux? Cette chere  
peinture recevra toute ma tendresse. Vous  
serez témoins des preuves que je lui en  
prodiguerai. Elle s'accroîtra chaque jour  
sous vos yeux, si vous daignez me laisser  
la liberté de m'y livrer sans réserve. Vous  
partagerez mon bonheur: ma passion ne  
vous causera plus d'allarmes. Vous serez  
heureux, puisque je jouirai pleinement du  
seul bien que les Dieux immortels auront  
voulu m'accorder en ce monde. O mes pa-  
rents! voilà mes espérances & mes desseins.  
Si vous m'êtes favorables, mon sort sera di-  
gne d'envie. Si vous m'êtes contraires, je  
me soumettrai à vos loix sans murmurer,  
& j'attendrai avec impatience la fin d'une  
vie malheureuse.

Ce discours prononcé avec assurance, interdit Démophon & Nicamette. De simples probabilités y avoient presque la force de la vérité; il contenoit des sentimens de piété, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer. Ils voyoient une sorte d'héroïsme dans la résolution de s'unir à une peinture; ils connoissoient la violence de la passion de Tégliis. Il n'y avoit rien à craindre de la tournure qu'elle lui donnoit; ils attendirent du temps, ce qu'ils désespéroient d'obtenir par la persuasion; ils consentirent donc que Tégliis prît son tableau pour époux, se flattant que le ridicule de cet hymen suffiroit seul à en rompre les nœuds.

Quant à la postérité qui leur étoit promise, ils imiterent Tégliis dans sa confiance; persuadés que les Dieux font éclater leur puissance, par des moyens au-dessus de toute la prudence humaine. Les termes manquèrent à leur fille, pour exprimer sa vive reconnoissance. Elle en étoit si pénétrée, qu'elle ne pût qu'embrasser leurs ge-

noux. Ils en furent attendris jusqu'aux larmes. En la relevant, ils la pressèrent tour à tour sur leur sein, & lui souhaitèrent toute la satisfaction qu'elle se promettoit du nœud extraordinaire qu'elle vouloit former. De nouveaux remerciements suivirent ces vœux sinceres. Téglis étoit transportée de joie; dès ce moment, sa gaieté fut extrême. Son teint reprit son éclat naturel; plus de mélancolie, plus de langueur, plus de tristesse, jamais elle n'avoit été si belle.

En moins d'un mois le portrait, de grandeur humaine, fut fini. La nature n'eût pu le rendre plus achevé. Au gré de Téglis, il n'approchoit pas de l'original. Sa mémoire l'avoit mal servie. L'art avoit affoibli les plus beaux traits. Plus d'une fois elle fut tentée de le recommencer. Son pere & sa mere trouverent la figure aussi bien faite qu'intéressante. Leur approbation toucha Téglis, & elle ne s'occupa plus qu'à adresser son hommage à cette idole de son cœur. Elle l'avoit représentée avec l'habit de

pourpre, sous lequel elle lui avoit apparue, tenant d'une main un cœur percé de plusieurs traits qu'elle lui offroit; & de l'autre, un flambeau entouré d'une guirlande de roses, & d'immortelles. A ses pieds, elle avoit mis des fleches, dont les unes avoient la pointe tournée du côté de la figure; & celle des autres, d'un côté opposé. Elle l'enrichit d'un cadre, où on voyoit sculpté sur un bord les amours de Psiché, pour un Dieu qui refusoit de se faire connoître; sur l'autre, les malheurs qu'une impatience indiscrète avoit attirés à cette tendre amante. Dans les coins, on voyoit l'Hymen, avec un carquois plein de fleches d'or, les Graces formant des couronnes de fleurs pour les époux heureux; les Jeux & les Ris forgeant des chaînes nuptiales; enfin, Cupidon, qui, la main dans celle de son frere, se reconcilioit avec lui.

Avant de placer ce tableau dans le jour le plus favorable de sa chambre, Téglis osa imprimer un baiser sur le cœur percé  
de

de traits. Elle retira sa bouche avec précipitation, & elle attendit avec inquiétude cette voix menaçante, qui lui avoit reproché une moindre hardiesse. Quelle fut sa surprise! nulle émotion que celle du plaisir, nulle allarme. Point d'apparence de rougeur : elle en fut d'abord troublée. O pudeur, s'écria-t-elle! tu t'es retirée d'une ame qui se plaît dans ses foiblesses. Je ne suis plus digne de tes avis. Le vice m'a séduite par ses charmes trompeurs; reviens, reviens, précieuse gardienne de l'innocence, je ne survivrois pas à ta perte. Elle laisse le tableau, se jette sur un siege, & s'abandonne à sa douleur. Elle porte un œil réfléchi sur toute sa conduite, sonde les replis de son cœur. On diroit qu'elle est affligée de n'avoir à se repentir d'aucune faute grave. Le souvenir du discours hardi qu'elle a tenu à son pere & à sa mere, l'arrête. Serait-ce lui qui auroit étouffé le cri de ma conscience? Cependant Démophon & Nicamette n'y ont rien repris. Ils sont trop

*I. Partie.*

G

sages pour m'avoir pardonné des traits contraires au devoir & à la bienfiance. Ils ont applaudi à mes idées, à mes vues; ils ne m'ont point regardée avec sévérité; ils m'ont comblée de caresses. Leurs suffrages, leur amitié me rassurent. Je me trouble peut-être mal-à-propos. Ah! si j'étois assez heureuse, pour n'avoir point commis de faute! J'ai donné un baiser de flammes à un cœur, que je regarde comme à moi, à qui j'ai accordé le mien, qui a reçu ma foi, à qui j'ai uni mon sort, du consentement de mes parents, & sous le sceau d'un serment inviolable. Tant de titres justifient ma démarche; la tendresse que mon pere témoigne sans cesse à sa respectable épouse, n'a rien qui blesse l'honnêteté. Les transports de la mienne envers mon époux, ne sont pas plus criminels. Ah, conscience! ah, pudeur! mon ame ne cesse point d'être votre asyle. Une légère preuve d'amour ne vous a point irritées. Soyez toujours les censeurs de mes desirs.



Ces réflexions dissipent entièrement son inquiétude. Elle revole à son cher tableau, l'approche de son sein, & le contemple long-temps, après l'avoir mis en place. Sortoit-elle de sa chambre, un regard plein de flamme, un soupir, marquoient le regret qu'elle avoit de le quitter. Y rentroit-elle, son premier soin étoit de courir à lui, de lui tendre les bras, comme pour recevoir ses embrassements, de lui jurer une constance éternelle. Elle le détachoit, imprimoit mille baisers sur la joue, sur les yeux, sur le front de cette figure inanimée. Absente, tous ses desirs étoient pour elle. Présente, son cœur s'épanchoit délicieusement. Chaque jour elle offroit au portrait chéri un bouquet de fleurs nouvelles. Son esprit étoit ingénieux à imaginer de petits ouvrages, de petits présents, dont elle l'ornoit avec transport. Elle croyoit voir dans ses yeux la même satisfaction qu'elle goûtoit à lui consacrer ces preuves de son tendre attachement. Elle l'appelloit son cher

époux, & ne lui donnoit que ce nom quand elle en parloit à Démophon & à Nicamette. Ceux-ci ne la troubloient point dans toutes ces aimables folies; il leur paroiffoit qu'elles la rendoient véritablement heureufe. C'étoit l'unique objet de leurs vœux. Ils déploroient en fecret une paffion fi chimérique; ils plaignoient encore plus leur fille, qu'elle obfèdoit, & qui en étoit la trifte victime; ils avoient cherché à y faire diversion, en invitant la plus belle & la plus eftimable jeunefſe du canton à les voir; ils donnerent pluſieurs fêtes, où Tégliſ fit briller ſon enjouement, ſes graces, ſon eſprit, & ſon indifférence. Elle ſe déroboit de l'aſſemblée, & alloit dire à ſon époux que ſon ſouvenir ne la quittoit point dans ces plaifirs bruyants: que le plus vif, ou plutôt le ſeul qu'elle reſſentoit, étoit dans ce précieux ſouvenir. Quand elle lui avoit fait cette nouvelle proteſtation, elle reparoiſſoit aux yeux de la compagnie avec plus de gayeté & de charmes. Les jeunes gens

l'entouroient, & briguoient à l'envi l'honneur d'attirer son attention & ses regards, par des propos galants, & des éloges délicats. Elle répondoit à tous avec politesse, mais avec une liberté qui ne les flattoit d'aucun espoir.

Ils furent bien-tôt convaincus qu'ils ne réussiroient jamais à la toucher. Ménésilès, celui d'entr'eux qui étoit le plus empressé à lui plaire, l'observoit de plus près. Il s'étoit apperçu de ses disparitions; il résolut de la suivre à la première qu'elle feroit, ou pour savoir quel en étoit l'objet, ou pour l'entretenir en particulier. Elle ne tarda pas à s'échapper, & à voler à sa chambre. Ménésilès y monta sur ses pas sans bruit: le desir de revoir son portrait, l'avoit empêchée de fermer sa porte tout-à-fait. Elle adressa à la peinture le discours le plus tendre, la pria de ne lui savoir gré de quitter tant de jeunes gens pour elle. Cette jeunesse, lui disoit-elle, est aimable, mais leur assiduité m'importune. Je conjurerai mes

parents de m'en délivrer. Je t'adore, cher époux; tu es le maître absolu de mon ame. Dans la retraite où je vivois, je te voyois à mon gré. Si mes devoirs m'en empêchoient quelquefois, je te rejoignois avec plus de plaisir. Dans ces assemblées tumultueuses, je suis contrainte de sortir furtivement, & de manquer aux bienfaisances, pour satisfaire mon amour, ou d'accorder aux unes ce que je dois, ce que tous mes moments ne peuvent assez payer à l'autre.

Ici quelques larmes coulerent de ses yeux, tendrement fixés sur le tableau. Ménéfilès ne doutant plus qu'elle ne fût mariée, rejoignit doucement la compagnie, & eut bien-tôt occasion d'instruire ses amis de ce dont il venoit d'être témoin. Ils en furent humiliés; ils se partagerent en pelotons, pour raisonner de cette aventure. Le plaisir se rallentit. Tégliis reparut, & resta presque seule. Ses adorateurs ne la regarderent plus que d'un œil de dépit. Heureusement

le soleil se baïſſoit, & bien-tôt chacun ne ſonge plus qu'à ſe retirer.

Quand Tégliſ ſe vit ſeule avec ſes parents, elle les ſupplia de ne plus aſſembler ces jeunes gens chez eux; en leur détaillant la contrainte où ils la réduiſoient, les ſuites que pourroit avoir une froideur qu'elle ne pouvoit vaincre, & le ſcrupule qu'elle avoit de dérober à ſon époux des moments précieux à ſon amour. Démophon ne put ſ'empêcher de rire de ces ſcrupules ſinguliers; mais la crainte de troubler la félicité, quelle qu'elle fût, d'une fille ſi chere, le fit conſentir à tout.

Bien-tôt le bruit ſe répandit dans le canton, que Tégliſ étoit mariée: on diſoit hautement que cette fille crue ſi eſtimable, avoit contracté cet engagement ſans l'aveu de ſes parents, ou que ſ'ils y avoient donné les mains, Démophon ſ'étoit joué de tous ceux qu'il avoit invités chez lui. Ces diſcours intéreſſoient également Démophon & ſa fille. Mais comment les détruire? ſe-

roit-il connoître la passion de Tégliſ? elle deviendroit la fable du canton. La cacheroit-il? c'étoit l'expoſer à perdre l'eſtime publique. Qu'importe, ce généreux pere aima mieux ſe ſacrifier ſoi-même, que l'honneur de ſa fille. Il réſolut de laiſſer un libre cours aux raiſonnemens que la malignité pourroit débiter, & même de ne rien montrer à ſa fille du chagrin qu'il en reſſentoit. Il ſ'appliqua de nouveau à étendre ſes bienfaits & ſes ſoins. L'amour-propre oſa lui ſuggérer, d'y mêler moins de réſerve & de myſtere. Ce moyen de faire c'eſſer les ſouſçons étoit sûr; mais il rougit même de l'avoir imaginé. C'eût été mériter la critique, en voulant lui impoſer ſilence. Il recommanda plus fortement à ſes ſerviteurs la diſcrétion, & prit des meſures plus propres à ſ'en-aſſurer.

Le temps qui devoit couronner une généroſité, un déſintéreſſement ſi rares, ſ'approchoit. Les événemens qui nous reſtent à peindre, ſont auſſi dignes d'attention que

de curiosité. Pour les présenter avec ordre au Lecteur, il est essentiel de reprendre les choses de plus haut.

Cyrene étoit Capitale d'un petit Etat situé sur les Côtes d'Afrique, qui regardent l'Egypte, à dix lieues environ de la mer Méditerranée. La famille de Battus, son premier Roi, posséda ce Royaume pendant l'espace de deux cents ans. Arcésilaus fut le dernier Prince de cette race; son gouvernement fut dur & tyrannique. Plongé dans la mollesse & la volupté, il abandonnoit son autorité & les rênes du Gouvernement à des favoris, qui, vils affranchis, n'avoient gagné sa confiance qu'en servant ses passions déréglées. Pour écarter d'Arcésilaus les cris redoublés d'un Peuple accablé de leurs énormes exactions, ils imaginoient sans cesse de nouveaux plaisirs & des fêtes somptueuses, qui absorboient les revenus du Royaume. En peu de temps la disette & la misere furent à un tel degré, que les Cyrénéens n'eurent plus d'espoir, que dans

une révolution générale. Ils se soulèvent, fondent sur le Palais avec des hurlements affreux, massacrent les Gardes ensevelis dans le sommeil de la débauche. Les favoris se rassemblent autour du Prince; mais à l'approche des rebelles, ils l'abandonnent indignement, & sont tous égorgés avant de pouvoir fuir du Palais. Le Prince se présente à la multitude acharnée au carnage. Sa contenance étoit fière; vous voulez ma mort, lui dit-il avec fermeté; je vais vous épargner un parricide; ayez pitié de mon fils; & il se plonge un poignard dans le sein. Les rebelles reculent, & ne peuvent voir couler le sang de leur Maître. Quelques esclaves fuyant dans le Palais, pour se soustraire à une mort inévitable, l'apperçoivent, & veulent lui donner quelques secours; il leve une paupière mourante, & rend le dernier soupir.

Arcésilaus, son fils, Prince de la plus grande espérance, âgé d'environ dix-huit ans, profita du désordre général, fut assez



heureux pour échapper aux meurtriers qui le cherchoient, gagna la mer, se jeta dans un bâtiment, & passa en Egypte, en faisant serment de ne revenir que le foudre vengeur à la main.

Cependant les séditieux étant venus à bout de leur dessein, cessèrent le massacre, s'assemblerent sur la place, crièrent liberté! liberté! choisirent parmi eux les Citoyens qui avoient eu le plus de part à cette révolution, & les nommerent Magistrats, avec puissance de gouverner la République, suivant les nouvelles loix qui leur furent prescrites. Cette forme de gouvernement établie à la hâte, essuya des changements qui tournerent toujours au préjudice du bien public. Les Magistrats affectant la supériorité, les uns sur les autres, s'entre-déchiroyent. Un certain Nicocrate profita si habilement de leurs divisions, qu'il les fit casser, & fut nommé seul à leur place. Bientôt les Cyrénéens furent plus maltraités qu'avant la dernière révolution. La tyran-

nie, les exactions alloient toujours croissant. Le pillage, le viol, les assassinats, les profcriptions, n'étoient que des jeux pour ce despote furieux. Arétaphile, femme d'un des plus considérables habitants de Cyrene, aussi vertueuse que belle, fut vue par hazard du tyran. Aussi-tôt il forma le dessein de la faire servir à ses infames plaisirs : il lui déclara sa passion par ses émissaires, & désespérant de la gagner par la négociation, il donne ordre de tuer son mari, & lui offre sa main.

Cette courageuse veuve dissimule son chagrin, & l'horreur que ce crime lui inspire. Elle feint d'accepter ses offres, & ne demande que du temps pour remplir les bienfaisances. Elle consent même à voir Nicocrate chez elle. Un jour qu'il s'y étoit rendu presque sans suite, elle saisit l'occasion, le frappe d'un poignard, qu'elle tenoit caché sous sa robe. Le tyran tombe mort à ses pieds : alors elle appelle ses serviteurs, fait jetter le corps dans la place par une fenê-

tre qui y donnoit, en criant : Nicocrate est mort ; c'est Arétaphile qui en a délivré Cyrene. Au secours ! au secours !

Dans le moment, la maison fut entourée du Peuple, qui la prit sous sa protection. Le corps du tyran fut mis en pieces, & Cyrene recouvra sa liberté. Les principaux de la Ville, instruits par l'expérience du passé, se conduisirent dans cette circonstance avec moins de précipitation. Ils se rappellerent le bonheur dont l'Etat avoit joui sous ses premiers Rois ; ils arrêterent dans une assemblée générale, qu'il falloit demander aux Dieux un Roi qui régnaît avec douceur & avec justice, & ne recevoir que celui que l'Oracle de Delphes leur indiqueroit. Deux Citoyens, réputés les plus gens de bien, furent envoyés à Delphes, consulter la Prêtresse d'Apollon.

Ils en reçurent une réponse si ambiguë, que, désespérant d'en voir jamais l'effet, ils s'en retournoient accablés de tristesse. A une journée de distance de la maison de Démo-



phon, ils furent attaqués par des brigands, qui les pillèrent, leur prirent leur voiture, & leur laissèrent à peine de quoi se couvrir. Regardant cet accident comme le plus mauvais augure pour le succès de leur voyage, ils se traînent en soupirant jusqu'à la première cabane de Démophon; ils en aperçoivent la porte ouverte, entrent & trouvent un homme qui leur offre des secours, dont ils avoient grand besoin. Quand ils eurent bu & mangé, cet homme les laisse un moment, & alla prendre dans un troupeau qui païssoit près de là, deux bœufs pour les mener chez Démophon, où il jugea à leur lassitude & à leur abattement, qu'ils ne pourroient se rendre à pied avant la nuit. De retour à sa cabane, il pressa les deux infortunés de se servir de la seule commodité qu'il avoit à leur offrir pour se rendre dans une maison voisine, où on feroit des efforts pour les mieux traiter.

Les Cyrénéens, pleins d'admiration pour le zèle officieux du Paysan, car ils le cru-

rent tel , le remerciaient affectueusement , & monterent sur les bœufs. Un autre homme les conduisoit ; ils s'entretenoient de l'impossibilité où ils étoient de récompenser ces bonnes gens. Ils en ressentoient plus vivement la perte qu'ils venoient de faire ; ils demanderent à leur guide qui il étoit : serviteur du Maître de la maison où je vous conduis?... Comment s'appelle-t-il?... Il nous est défendu de le nommer & de le faire connoître.... Le verrons-nous?... Oui, mais habillé comme nous, travaillant comme nous, & vous l'affligeriez si vous veniez à le découvrir.... Pourquoi nous menez-vous chez lui?... Il vous donnera asyle ; mais il ne nous est pas encore permis de dire ce qui s'y passe....

Ces réponses étonnerent les Députés de Cyrene, & leur donnerent plus d'inquiétude que de curiosité, de voir une maison où tout étoit mystérieux. Ils réfléchissoient que ces gens pouvoient être associés aux brigands qui les avoient dépouillés ; qu'ils

avoient peut-être leur retraite dans un désert, où ils ne voyoient nulle habitation d'homme; & que ces scélérats ne leur avoient laissé la vie, que pour assouvir leur cruauté par des tourments plus atroces.

A ces idées, ils furent saisis d'épouvante & d'horreur. Ils vouloient se glisser de dessus leur monture, & s'enfuir dans les terres. Mais les cabanes qu'ils voyoient de distance en distance, & où ils ne doutoient pas qu'il n'y eût de ces malheureux qui se mettroient à leur poursuite, leur monstroient toute l'inutilité de ce projet. Ils leverent les yeux au Ciel, & le prièrent avec larmes de les préserver d'un danger si évident. Dès qu'ils apperçurent de loin la maison, leur sang se glaça dans leurs veines. Ils n'en approchoient que comme d'une caverne, où ils alloient terminer leur vie infortunée, dans les tortures & les supplices. En entrant dans la cour, ils n'eurent ni la force de descendre des bœufs, ni de marcher. Des serviteurs les prirent dans  
leurs

leurs bras, les porterent dans une chambre, où on leur donna les secours qu'exigeoit leur foiblesse. Ils ne virent ni l'air de bonté ni le zele empresse qui accompagnoient les soins de leurs Hôtes. La prévention ne leur offroit que des assassins. Dès qu'ils furent revenus à eux, & qu'on leur eût montré ce qui leur étoit nécessaire, & enseigné la maniere d'avertir s'il leur manquoit quelque chose, on se retira pour les laisser se reposer. Ils se regarderent, soupirerent; & l'un d'eux dit : Nos bourreaux vont tenir conseil sur le genre de tourments qu'ils nous préparent. Ces apparences d'humanité, que nous voyons dans tout cet attirail d'objets qui semblent prévenir nos vœux, ne sont qu'un raffinement de barbarie. Les cruels ne nous présentent les douceurs de la vie, que pour nous en rendre la perte plus douloureuse. C'est ainsi que nous parons de bandelettes précieuses, que nous couronnons de fleurs, les victimes que nous conduisons à l'Autel.

*I. Partie.*

H

Démophon inquiet de leur état, vint voir comment ils se trouvoient. Sans le regarder, ils lui répondirent brusquement: Fort bien. Ce généreux Hôte plaignit leur sort, qu'il avoit appris en raccourci de celui qui les avoit amenés, & crut devoir leur épargner sa présence. Quand il fut sorti, le Cyrénéen, qui n'avoit pas encore parlé, s'exprima ainsi: Pourquoi attendons-nous le moment d'être égorgés par ces ames sanguinaires? arrachons-leur leur proie. Affranchissons-nous, par une mort volontaire, de leur aspect, & des tourments qu'ils nous destinent.... Oh, mon ami! n'irritons pas le Ciel en détruisant son ouvrage; s'il veut que nous souffrions, soumettons-nous avec fermeté. Les Dieux nous ont sauvé d'un grand péril aujourd'hui. Mettons toute notre confiance en leur protection. Attendons leur arrêt.

Ce peu de mots les tranquillisa; mais plus ils réfléchissoient à une situation que leur terreur seule exagéroit, moins ils découvroient de moyens de s'en tirer.



Un Serviteur interrompit ces cruelles réflexions, en les avertissant que le souper étoit servi. Ils ne savoient s'ils le suivroient dans la salle où il vouloit les conduire, ou s'ils resteroient dans leur chambre. Ils se décidèrent enfin à l'accompagner, plus par curiosité, que dans le dessein de manger. Ils voient dans cette salle plusieurs personnes rangées autour de la table, entourées de serviteurs empresseés au moindre signe; & d'un air riant, louer un Hôte assez bien-faisant pour ne rien omettre dans ses soins, & assez modeste pour se cacher parmi ses domestiques. Cet éloge, qui expliquoit aux Cyrénéens une partie des réponses de celui qui les avoit conduits, répandit la joie sur leur visage. La décence qui régnoit dans les propos, l'honnêteté des convives, acheverent de dissiper leur erreur. Ils eurent honte d'avoir jugé leur Hôte si témérairement. Peu à peu ils reprirent l'espérance, & partagerent la gayeté qui brilla jusqu'à la fin du repas. La table levée, on

passa à l'ordinaire dans une piece, où chacun étoit libre de jouir des agréments de la conversation, jusqu'à l'heure du coucher. Ceux qui étoient fatigués rentroient dans leur chambre pour s'y reposer, s'ils le souhaitoient. Les Cyrénéens frappés de tout ce qu'ils avoient vu, demânderent des éclaircissements sur la qualité de l'Hôte, sur la durée de ses soins, & sur tout ce qui pouvoit satisfaire leur curiosité impatiente; aucun des étrangers ne connoissoit ni la maison ni le Maître, & ne savoit que ce que les serviteurs qui les avoient recueillis sur la route, leur en avoient dit : les Députés de Cyrene en avoient reçu les mêmes réponses, & ils brûloient d'éclaircir ces mysteres, cachés à leurs yeux avec tant de soin. Comment y parvenir? Ils résolurent de n'y rien épargner; l'entretien roula sur les affaires générales, jusqu'à ce qu'on repassât chacun dans sa chambre: deux Serviteurs y conduisirent les autres voyageurs. Démophon voulut accompagner lui-

même les Cyrénéens. L'état déplorable où ils étoient en arrivant, leur ton de brusquerie, l'avoient touché; car il n'attribuoit le dernier qu'au ressentiment d'un malheur extrême.

Il les aborda avec cet air d'intérêt qui inspire la confiance; les pressa de lui dire s'ils ne desiroient rien de son zele, & leur fit entendre qu'il se croiroit heureux, s'ils vouloient bien lui déclarer la cause de l'abattement où il les avoit vus. Ils furent sensibles à tant de compassion, & lui raconterent la rencontre qu'ils avoient faite des brigands qui les avoient réduits à un dénuement universel. Ils dissimulerent la crainte qu'ils avoient eue en entrant dans cette maison, & l'opinion qu'ils en avoient conçue. Ils ajouterent qu'ils étoient de Cyrene; qu'ils venoient de consulter l'Oracle de Delphes, sur une affaire importante qui regardoit leur Patrie, & que des raisons particulieres les avoient engagés à prendre cette route pour retourner en leur Pays.

Mais, continua l'un d'eux, tout nous étonne chez vous, & personne ne peut, ou ne veut nous apprendre quel est votre Maître, ce qui le porte à traiter aujourd'hui si généreusement des personnes inconnues, s'il en use ainsi envers les voyageurs toute l'année, ou seulement à certains jours, ce que nous croyons plus vraisemblable.... Respectables vieillards, on fait ici tout ce qu'on peut sans jours marqués, & avec un secret inviolable. Celui qui gouverne cette maison, s'est fait une loi de se cacher à tous ses Hôtes. Nous nous rendrions coupables de parjure, en la transgressant. Daignez agréer tout ce dont notre zele est capable, & ne cherchez point à troubler un ordre qui n'est établi de cette manière, que pour qu'il soit plus durable. Vos pertes ne sont pas sans remede; mais que vous importe de connoître la main qui essuyera vos pleurs? Adieu, sages étrangers, que le Ciel vous accorde cette nuit le repos, comme il pourvoira à votre consolation.



Les Cyrénéens émus du ton affectueux, & des manieres nobles du domestique, lui firent des instances pour le retenir auprès d'eux, & le déterminer à lever leurs doutes. Démophon qui craignoit de se trahir lui-même, leur dit que son devoir l'appelloit, & qu'il ne pouvoit plus rester. Ils le virent sortir à regret; ils revenoient sur son discours; ces mots sur-tout, *il pourvoira à leur consolation*, fixoient toute leur attention. S'ils leur rappelloient l'extrémité où ils étoient réduits, ils sembloient leur annoncer de prompts secours; ce rayon d'espérance pénétra leur ame; ils convinrent néanmoins de tout mettre en usage le lendemain pour éclaircir des énigmes qui irritoient de plus en plus leurs desirs, & ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Le soleil étoit levé depuis long-temps, quand ils s'éveillèrent; à peine ils sortoient du lit, qu'un Serviteur vint leur demander leurs ordres; ce n'étoit pas le même de la veille. Ils lui répondirent qu'ils desiroient

passer la journée chez leur Hôte, afin d'être plus en état de reprendre leur route. Le Serviteur leur apporta sur le champ des rafraîchissements, & les invita à se promener dans le jardin jusqu'à l'heure du dîner. Quand il fut sorti, ils jetterent les yeux sur une table, où il avoit mis du laitage & des fruits de la saison. Ils apperçoivent une bourse, l'ouvrent, la trouvent pleine d'or, & lisent ces mots tracés sur le coffre, *les Dieux vous font ce présent.* Les bras leur tombent de surprise & d'admiration. Ils rappellent le Serviteur, & n'en peuvent tirer la moindre réponse. Il est impossible de peindre les divers mouvements de leur ame; ils se pressent de se mettre en état de parcourir une maison, où tout tenoit du merveilleux. Ils rencontrent Nicamette, occupée de soins domestiques. A la simplicité de son habillement, ils ne la prennent point pour ce qu'elle étoit; ils lui font mille questions, la prient de les tirer de l'embarras où elle les voyoit. Un sourire

aimable, des regards pleins de douceurs, quelques expressions vagues & polies furent toute sa réponse. Ils la quittent, passent dans le jardin, y apperçoivent Tégliſ, qui leur ſemble une Divinité ſous des dehors champêtres; ſa beauté, ſon air d'innocence & de candeur les enchantent. Leur premier mouvement fut de ſe jeter à ſes genoux; elle comprit leur deſſein, en eut de la conſuſion. Je ne ſuis, ô Etrangers! qu'une foible mortelle, ne profanez pas des hommages qui ne ſont dus qu'aux Dieux.... Qui que vous ſoyez, montrez-nous celui qui pourvoit à nos beſoins avec tant de généroſité.... Jouiſſez de ſes bienfaits, admirez ſes vertus, puisqu'elles le méritent, & ne tentez point ma foibleſſe..

Tégliſ les ſalua, & ſ'enfuit dans une autre partie du jardin; les Cyrénéens étonnés de tant d'exemples de diſcrétion, jugerent qu'ils ne parviendroient à leur but, qu'en employant l'adreſſe & la ſurpriſe. Ils continuèrent à ſe promener, en faiſant toutes

les démonstrations d'une dispute échauffée; ils suivoient de loin Tégliis, qui, ne les appercevant plus à travers les arbres, entra dans le pavillon renommé par les adieux de la Déesse de l'Hospitalité. Les Etrangers en approchent sans bruit, & prêtent l'oreille à ce qui s'y diroit. Démophon y rêvoit à un nouveau plan, suivant lequel sa maison & sa fortune seroient, l'une plus commode aux voyageurs, & l'autre plus utile à l'humanité. Tégliis interrompit ses méditations par ses caresses & ses embrassements, l'appella Démophon, & lui donna cent fois le doux nom de pere.

Les Cyrénéens satisfaits de ce peu de lumieres, & craignant que s'ils étoient surpris à écouter, on ne leur fit un juste reproche de leur curiosité, s'éloignèrent, & furent s'asseoir sur un banc de gazon, où ils étoient à portée de fixer Démophon quand il sortiroit, de maniere à le reconnoître.

Il ne tarda pas à quitter le pavillon, & appercevant les Etrangers, qui affectoient



de converser avec chaleur, il donna quelques ordres à Téglis, qui prit une allée & lui une autre. Les Envoyés de Cyrene décidèrent qu'ils appelleroient le prétendu esclave dans leur chambre après le dîner, & qu'ils lui prouveroient si démonstrativement qu'ils le connoissoient, qu'il ne pourroit se refuser aux témoignages de leur reconnaissance. Ils ne marquerent plus le reste de la matinée de curiosité, ni d'inquiétude. Ils ne tournerent leur vue que sur les détails de cet heureux ménage. L'application, le zele des domestiques à remplir leurs différentes fonctions, l'union, l'air de contentement qui régnoient entr'eux, ne servoient qu'à augmenter l'estime & le respect qu'ils avoient pour le Maître. Ils se transporterent avec indifférence, & comme par désœuvrement, dans toutes les parties de la maison, où ils purent pénétrer sans blesser la bienséance, ils n'y virent que propreté, décence, ordre, & exactitude.

Ils dînèrent seuls, & furent servis avec

les mêmes attentions que la veille. Démophon, qui ne se rapportoit qu'à lui de bien des choses, veilloit à ce que tout leur fût présenté à propos. Il mêloit ses bons offices à ceux de ses prétendus camarades. Ses Hôtes avoient sans cesse les yeux sur lui; il baissoit modestement les siens, quand il rencontroit leurs regards. Les Cyrénéens ne pouvoient contenir les mouvemens de reconnoissance & de vénération qui succédoient dans leur cœur. Ils mangerent avec précipitation, pour ne point trop reculer l'instant où ils se promettoient de s'expliquer sans contrainte avec Démophon. En sortant de table, ils le prièrent de vouloir bien passer dans leur chambre après son dîné. Ils s'y rendirent eux-mêmes. En l'attendant, un d'eux qui savoit le dessein, se mit à crayonner Démophon. L'impatience de le voir étoit à peine modérée par une occupation si conforme à leurs sentimens. Enfin il arriva; ils se levent, le saluent avec une inclination profonde. Ver-

tueux Démophon, lui dit l'un des Cyré-  
néens, nous sommes enfin parvenus à vous  
connoître. Recevez le tribut de notre vive  
reconnoissance & de notre sincere vénéra-  
tion; envain vous vous voudriez dissimuler  
encore; votre fille charmante vous a décou-  
vert ce matin dans le pavillon par ses ten-  
dres caresses. Mortel chéri des hommes &  
des Dieux, c'est à vous que nous devons  
les égards dont on nous comble ici; & cette  
riche bourse que nous avons trouvée en  
nous levant, nous l'acceptons avec les trans-  
ports qu'une telle générosité est capable de  
causer. Les Dieux qui daignent nous com-  
muniquer leurs vues sur vous, nous aide-  
ront à proportionner la récompense au  
bienfait. Nous allons presser notre arrivée  
à Cyrene, pour être ici promptement de  
retour. Notre Patrie nous renverra, nous  
ou d'autres de nos Citoyens, avec la pompe  
convenable à une négociation plus impor-  
tante encore pour elle, que pour vous.

Démophon les conjura avec larmes, &

au nom des droits sacrés de l'hospitalité, de ne point lui envier une obscurité qui faisoit tout son bonheur, de garder un profond silence sur le passé, & de ne point troubler la douceur de ses jours par un éclat au moins inutile. Si vous vous croyez obligés par moi, leur dit-il, la première & l'unique preuve de vos sentiments que j'ose vous demander, c'est de les renfermer en vous-mêmes, & de ne point m'exposer à des importunités que je crains plus que la mort. Voudriez-vous tourner ce que vous appelez mes bienfaits contre leur auteur? Craignez de me porter au dégoût de mes devoirs, & à une fuite précipitée.

Ces derniers mots prononcés dans l'aigreur de la douleur, firent comprendre aux Cyrénéens, qu'ils devoient ménager les idées de leur Hôte; ils promirent de se conduire avec une prudence, qui ne leur attireroit aucun reproche de sa part, & avec une soumission à tous ses desirs, dont l'obéissance seule qu'ils devoient aux Dieux, pourroient les écarter.

Démophon parut content de leurs protestations. Ils lui dirent, qu'ils se remettraient en route le lendemain matin; & il se retira, sous prétexte d'aller tout disposer pour leur départ.

Il avoit un véritable chagrin d'être découvert; mais ce qui l'inquiétoit le plus, étoient ces expressions : *Les Dieux daignent nous communiquer leurs desseins sur vous. L'obéissance que nous leur devons, mettra seule des bornes à nos ménagements.* Que veulent-ils dire par-là, pensoit-il en lui-même ? Ces réflexions le rendirent rêveur, & diminuerent son enjouement. Il se fit violence, pour ne pas le laisser voir à son épouse & à sa fille, & pour empêcher que cette altération n'eût des suites.

Le Cyrénéen reprit son crayon, & passa le reste du jour, & une partie de la nuit à achever le portrait de Démophon; ils lui firent leurs adieux dès le soir, & au petit jour ils monterent dans un char, qui leur avoit été préparé, & quitterent en son-

dant en larmes, une maison où leurs vives allarmes s'étoient changées en des remerciements, & dans la plus douce espérance.

Leur voyage fut des plus heureux, & la joie répandue sur leur front en arrivant à Cyrene, se communiqua à tous leurs concitoyens. Ils convoquerent sur le champ l'assemblée du Peuple. Cyrénéens, dit à haute voix le plus âgé des Députés, rendez graces aux Dieux. Nous vous apportons, & leur Oracle, & le portrait du Roi qu'ils vous ont choisi. Ils le développèrent aux yeux du Peuple, qui se prosterna devant lui avec des cris & des acclamations incroyables. Le Député demanda silence, & continua ainsi, l'Oracle de Delphes est conçu en ces termes : *Cyrene, ton Roi est un serviteur qui habite une cabane dans la Thessalie.* Un murmure confus s'éleva de l'assemblée : un Serviteur ! elle crut voir dans ce choix des Dieux, les marques de la colere & du mépris. Une tristesse sombre, un profond silence, succéda au murmure. Calmez votre

inquiétude, continua le Député. Ce Serviteur que l'Oracle vous annonce, est le plus vertueux des mortels. Il ne s'est revêtu des apparences de l'esclavage, il ne s'est confondu avec ses propres domestiques, que pour faire le bien, que pour mettre sa modestie à couvert des témoignages de reconnaissance, que ses bons offices continuels lui attirent. Alors il fit à l'Assemblée le récit des soins que Démophon prenoit des Etrangers, tant sur le chemin, que dans sa maison, parla des cabanes qu'il avoit distribuées sur le premier, pour pourvoir à tous les besoins; de l'accident qui leur étoit arrivé, des traitements qu'ils avoient reçus de ce généreux Hôte, de la bourse qu'il leur avoit donnée, d'une main, pour ainsi dire, invisible, des efforts inutiles qu'ils avoient faits pour le distinguer de ses domestiques, de la ruse qu'ils avoient employée pour y parvenir, & savoir son nom.

Une peinture si touchante tira des larmes de toute l'Assemblée. Dans un moment

on n'entendit que cris, qu'éloges, que remerciements, & le tableau fut couvert de fleurs. Modérons nos transports, ajouta le vieillard; craignons que ce mortel vertueux ne se refuse à nos vœux ardents. Sa modestie, sa passion pour l'obscurité, & la retraite sont des obstacles que nous ne surmonterons peut-être jamais. Nous ne lui avons rien déclaré de l'Oracle. S'il avoit le temps de méditer un refus, Cyrene n'auroit plus d'espérance. Supplions les immortels de disposer son cœur à recevoir une Couronne. Sans leur entremise, le charme de la vertu pratiquée en secret, lui paroîtra toujours préférable à l'éclat onéreux du Trône.

Ces réflexions jetterent la désolation sur tous les visages. On ordonna des prières publiques pendant trois jours, pour obtenir du Ciel le consentement de Démophon. On conduisit, au bruit des acclamations redoublées, son portrait dans le Palais, où il fut mis sur un Trône élevé à cet effet, entre la Couronne & le Sceptre. Les actes



publics, les délibérations, & tout ce qui émane du Trône, directement ou indirectement, fut dès ce moment intitulé du nom de Démophon.

Les prieres se firent avec une ferveur & un concours au-dessus de toute expression. Cyrene, après cette pieuse cérémonie, nomma deux Citoyens principaux, pour accompagner les deux premiers en qualité d'Ambassadeurs, auprès d'un Roi, qui sans le savoir, gouvernoit l'Etat, & régnoit déjà dans le cœur de ses Sujets.

Les Ambassadeurs se mirent en chemin. Il ne leur arriva rien d'intéressant sur cette route. A deux journées de la maison de Démophon, par le conseil de leurs Collegues, qui connoissoient le caractère de ce Sage bienfaisant, ils laisserent la plus grande partie de leur suite, & se rendirent chez lui. On vint les recevoir avec l'empressement ordinaire, & les deux nouveaux Députés eurent lieu de reconnoître la fidélité du récit des autres, dans le zele qu'on leur

témoigna à tous, tant à leur arrivée, que sur le domaine de Démophon.

Celui-ci ne vit les deux Cyrénéens qu'avec trouble, & je ne fais quel embarras. Ils le prièrent de vouloir bien leur donner audience dans le pavillon, où ils avoient été assez heureux pour le connoître. Il y consentit, & prit la route de ce pavillon d'un air affligé, comme s'il se fût attendu à quelque événement sinistre. Les Ambassadeurs le suivirent; en entrant ils tomberent à ses genoux. Démophon troublé & confus, voulut fuir; ils le retinrent par sa robe, qu'ils baisoient respectueusement. Regardez en pitié, Seigneur, le Peuple infortuné de Cyrene. Depuis plusieurs années, en proie aux caprices d'une Cour dissolue, ou au joug des tyrans, il n'a de ressource que dans ses gémissements & ses larmes. Incapables de nous gouverner nous-mêmes, nous avons consulté Apollon Delphien. Il vous a nommé notre Roi dans cette réponse: *Cyrene, ton Roi est un Serviteur, qui*

*habite une cabane dans la Theſſalie.* Daignez ſouſcrire au choix du Ciel, & aux deſirs reſpectueux & ardents des Cyréniens. Ils vous regardent, Seigneur, comme leur unique eſpérance, comme leur pere, le réparateur de leurs pertes, & la conſolation de leurs maux paſſés. Le cœur de la Nation vous offre le Trône, la connoiſſance de vos vertus, la profonde vénération qu'elles nous inſpirent, une obéiſſance guidée par un amour inviolable, vous y ſoutiendront. Votre ame bienſaiſante trouvera une plus ample matiere à exercer ſon penchant. Heureux ſont les hommes qui ſe dévouent au bien! plus heureux encore ceux à qui le Ciel accorde une carrière proportionnée à leurs vœux! Nous oſons vous dire, Seigneur, avec tout le reſpect que des Sujets doivent à leur Maître, que le moyen de marquer aux Dieux les ſentiments dont vous êtes pénétrés pour les faveurs ſignalées que vous en avez reçues, c'eſt d'écouter nos inſtances avec bonté, & de vous ſoumet-

tre à leurs volontés, si clairement énoncées dans les termes de l'Oracle, que nous venons d'avoir l'honneur de vous présenter.

Un discours, des offres si inattendus, anéantirent Démophon; il fut plusieurs instans sans pouvoir répondre; il rompit le silence, & les assura avec douceur, qu'il étoit sensible, autant qu'on peut l'être, aux malheurs, aux offres, & aux hommages des Cyrénéens; mais que le Trône étoit un fardeau trop pesant pour un homme depuis long-temps accoutumé à la retraite & à la vie champêtre; qu'en interprétant l'Oracle en sa faveur, ils étoient séduits par une vaine apparence; qu'il contenoit sûrement un autre sens que celui qu'ils lui donnoient. Qu'autant il étoit soumis aux ordres suprêmes du Ciel, autant il étoit de son devoir de ne se point laisser surprendre par des mouvements d'orgueil qui l'offenseroient; que Cyrene trouveroit dans son sein un homme qui, connoissant le caractère de la

Nation & les Loix du Royaume, seroit plus capable de le gouverner; qu'ils ne devoient point espérer qu'il changeât de résolution; qu'il les prioit avec instances de ne rien faire transpirer dans sa maison, de l'objet de leur commission; & que tant qu'il leur plairoit d'y séjourner, il ne négligeroit rien pour leur procurer les agréments que le lieu permettoit.

Ils lui demanderent en grace de pouvoir offrir leurs hommages à son épouse & à sa fille; il leur fit entendre que ces termes le bleissoient, & il consentit à les présenter à elles, mais comme des inconnus, & à condition qu'ils ne leur donneroient pas la moindre idée de ce qui les amenoit. Ils promirent tout en baissant respectueusement la tête, & Démophon se déroba de leur présence comme un éclair.

Il court dire à Nicamette & à Tégliis, que les quatre Etrangers arrivés nouvellement, personnages de considération, avoient eü un entretien avec lui, dans lequel il n'avoit

pu leur cacher ce qu'il étoit, ni leur refuser la permission qu'ils lui avoient demandée de les saluer. Ensuite il vint rejoindre les Ambassadeurs, qui méditoient entre eux de plus puissantes raisons de le fléchir. Il les conduisit dans l'appartement de Nicamette; ils la trouverent occupée à divers ouvrages, qui regardoient le ménage. Téglis l'aïdoit dans ces travaux peu brillants, mais si honorables pour une mere de famille. Les politesses des Etrangers tinrent du respect que leur inspiroit la présence des personnes qu'ils ne désespéroient pas de voir bien-tôt leurs Maîtres. L'accueil de Nicamette fut accompagné de cette candeur, de cette franchise, de cette bonté, qui faisoient le fond de son caractere. Les charmes de Téglis, son air modeste, ravirent les Etrangers. Ils semblerent gémir en la voyant, de ce qu'ils venoient offrir un petit Royaume à une beauté digne de l'Empire du monde; Ils se donnerent pour des Perses, qui venoient se former dans les usages, la politesse

tesse des Grecs, & apprendre leur Langue, qu'ils parloient assez bien. Téglis embarrassâ le plus âgé d'entre eux, en se rappelant de l'avoir vu il n'y avoit pas longtemps. Mais il se remit, lui retraça les principales circonstances de sa premiere visite, & plaisanta sur la crainte, où ils étoient, lui & son compagnon qu'il montra, d'être conduits dans la retraite des brigands, par leurs associés, pour être le jouet de leur scélératesse. On rit beaucoup de cette singuliere méprise, qu'on écouta avec plaisir dans tous ses détails. Cette matiere épuisée, les prétendus Perses craignirent d'être importuns, & se retirerent.

Ils furent assez heureux pour trouver encore dans cette journée l'occasion de réitérer leurs prieres à Démophon. Ils insistèrent sur l'ordre du Ciel, qu'ils disoient lui annoncer; car ils s'étoient apperçus que ce motif l'avoit ébranlé. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'il offriroit des victimes, pour implorer des Dieux des lumie-

*J. Partie.*

K

res capables de le guider dans une affaire de cette importance.

En effet, sur le champ il immole une génisse à Apollon, & un agneau à la Déesse sa protectrice. Les prières ferventes dont il accompagna ce sacrifice, s'éleverent jusqu'au Ciel, & bien-tôt il en reçut une réponse aussi décisive qu'affligeante pour lui. Je coule rapidement sur les événements peu dignes d'arrêter le Lecteur, pour arriver au moment qui va satisfaire sa curiosité irritée par des incidents déjà peut-être trop longs.

Démophon achevoit de souper avec Nicamette & Tégliis; elles lui avoient fait de douces querelles des rêveries où il étoit tombé pendant tout le repas. La Déesse de l'hospitalité leur apparut avec le même éclat que la première fois. Rends-toi, dit-elle, à ce vertueux mortel, rends-toi, Démophon, aux vœux des Cyrénéens. C'est ma volonté, & celle des Dieux. Tu vas voir l'accomplissement de toutes mes pro-



messes. Après ces mots, la Déesse disparut.

Démophon, Nicamette & Tégliis s'étoient prosternés la face contre terre en la voyant. Ils ne se leverent que long-temps après qu'elle eût cessé de parler. Une odeur délicieuse qui parfumoit la chambre, augmentoit encore l'ivresse où ils étoient plongés. Ils se regardoient, soupiroient, s'embrassoient, sans dire un mot. Démophon se rendit le maître du trouble qui l'agitoit, & apprit à sa famille l'Oracle de Delphes; l'objet de la venue des Etrangers, Cyrénéens & non Perses; les sollicitations pressantes qu'ils lui avoient faites dans le pavillon; ses refus, l'espérance qu'il avoit de les engager à un autre choix. Les Dieux ordonnent, ajoute-t-il, il faut obéir. Douce & charmante retraite, puisse-je ne jamais te regretter.

La joie de Nicamette & de Tégliis ne se peut exprimer. Les honneurs qui sont le prix de la vertu, ont droit de nous flatter. Tégliis osoit voir dans son songe, dans

sa tendresse, dans sa constance, un bienfait du Ciel; & dans l'objet qui lui étoit apparu, un époux qu'il lui avoit choisi. L'espérance que ce qu'elle nommoit promesse, se réaliseroit à son tour, la ravissoit.

Démophon ne voulut point différer d'instruire les Ambassadeurs de l'ordre qu'il avoit reçu d'accepter leurs offres; il les fit inviter de passer dans sa chambre, & ils s'y rendirent aussi-tôt. Il leur recommanda de se posséder à la nouvelle qu'il alloit leur apprendre. Des raisons que je n'ose vous dire, me forcent à accepter le glorieux titre dont vous m'honorez. Nous partirons demain, avant que cet événement soit connu dans le canton, & même ici. Les Cyrénéens se jetterent à ses genoux, lui firent leurs remerciements respectueux, lui prêterent le serment au nom de leur Nation, dépêcherent sur le champ un Courier à Cyrene, pour répandre le bruit d'un si heureux succès; & jugeant que leur nouveau Prince avoit des ordres à donner

avant son départ, ils se retirèrent en éclatant en témoignages de joie & de respect.

Démophon appella le Chef de ses Serviteurs, & sans lui rien dire du sujet qui l'obligeoit à partir, il lui donna le choix de le suivre, ou de rester le maître dans sa maison, à condition d'y avoir le même zele pour les besoins de l'humanité. Il lui fit entendre qu'il desiroit qu'il s'attachât à ce dernier parti, du moins jusqu'à ce qu'il pût y pourvoir. Les autres Serviteurs eurent le même choix, & des récompenses proportionnées. Plusieurs consentirent à rester avec leur nouveau Maître, dont ils connoissoient le caractère & la douceur. La plus grande partie de la nuit fut employée à hâter les préparatifs. Démophon envoya, de son côté, à Cyrene un Député, qui annonça aux habitants, qu'il vouloit absolument y être reçu sans cérémonie & sans faste. Après avoir pris quelques heures de repos, le jour parut, & il se mit en marche, se faisant précéder des Ambassadeurs, à qui il recommanda plus

que jamais la discrétion & le silence. Quatre ferviteurs compofoient tout son cortège. Quelques yêtements, les deux vases, faisoient toutes ses richesses. Téglis n'avoit pas oublié son cher tableau; elle voyoit leur élévation subite comme un enchantement. L'efpoir de rencontrer un original, dont la copie lui étoit fi chere, lui caufoit souvent des transports qu'elle avoit peine à contenir.

Nul accident ne retarda leur arrivée. A plusieurs journées de Cyrene, le chemin étoit rempli d'habitants de cette Ville & de la campagne, qui se prosternerent en appercevant leur nouveau Roi, & l'accompagnerent avec des cris d'allégreffe, & en jonchant la route de fleurs, d'herbes aromatiques, & de branches d'arbre. Dans ces acclamations, Démophon trouva les premieres amertumes de la grandeur. Mais, comment condamner les preuves de la joie & de l'attachement de fes Sujets? Le Prince arriva enfin aux portes de Cyre-

ne. Les principaux de l'Etat avoient fait dresser une espece d'arc triomphal en guirlandes, où le myrthe, l'olivier, & le laurier, mêlés aux cornes d'Amalthée, annonçoient la sagesse, le courage du Roi nommé par les Dieux, l'amour des Peuples, & le bonheur dont l'Etat alloit jouir sous son Gouvernement. Au frontispice, on avoit mis cette inscription: *Démophon, Roi de Cyrene*. Au milieu de l'arc s'élevoit un Trône, où le portrait du Monarque étoit exposé dans un cadre de fleurs. Ce Trône étoit sur une espece de brancard. Quand le Roi en fut à une certaine distance, des Cyrénéens le porterent au-devant de lui; des Officiers supérieurs tenoient le Sceptre & trois Couronnes. Ce cortège s'arrête auprès du chariot du Prince, met un genou en terre; un des Officiers fait une harangue courte & pathétique; ils se levent, mettent la Couronne sur la tête de Démophon, de Nicomette & de Tégliis, & les conduisent au Trône, où ils donnent le sceptre au Prin-

ce; ils se prosternent, ainsi que tout le Peuple, & l'air retentit des cris de *vive le Roi de Cyrene*, des chants d'allégresse, des serments d'une fidélité inviolable, & des bénédictions pour la famille du Prince.

Dans cette pompe, plus touchante que magnifique, le Monarque est conduit au Palais, où on avoit tout préparé avec soin pour le recevoir. Les réjouissances durent plusieurs jours, & il fallut un ordre exprès du Prince, pour les faire cesser.

Etablir un Conseil des plus éclairés, & des plus estimés parmi les Grands de l'Etat; pourvoir à l'ordre, à l'administration de la Justice, à la police, à la sûreté publique, au soulagement des Peuples; faire construire un Temple à *l'hospitalité*, ordonner que cette vertu fût exactement observée dans toute la Cyrénaïque: tels furent les soins qui occupèrent les premiers jours du regne de Démophon. Les revenus publics perçus avec modération, furent diminués, les Troupes augmentées & disciplinées

plinées, les finances sagement employées. L'économie porta sa douce influence dans toutes les parties de l'administration. Aidée de l'intégrité & du désintéressement, elle suffit à tout. Le luxe fut réprimé; il fait peu de progrès dans un Etat, où les récompenses & les dignités ne s'accordent qu'au mérite. Le Royaume prenoit une face nouvelle; l'aisance, la prospérité, commençoient à y fleurir. L'édifice de son bonheur, encore mal affermi sur ses fondemens, va courir le plus grand danger.

Démophon avoit été instruit de la fuite d'Arcésilaus, fils du dernier Roi de Cyrene. Il avoit fait publier dans tout son Royaume, que quiconque auroit connoissance du lieu que ce Prince habitoit, ne manquât pas de l'en informer. Il protestoit dans cette déclaration, avec les sermens les plus solennels, ou qu'il lui rendroit le Trône, ou qu'il lui donneroit un rang, qui l'empêcheroit de le regretter.

Ce jeune Prince, à force de sollicita-

*I. Partie.*

L

tions, avoit obtenu du Roi d'Egypte, une flotte & dix mille hommes, pour reconquérir le Royaume de ses Ancêtres. Sous les Magistrats, sous les Tyrans qui déchirerent Cyrene, il y avoit entretenu des intelligences, qui lui répondoient d'un grand nombre de Partisans. Il arrivoit sur les Côtes d'Afrique, enivrè des plus grandes espérances, quand il apprit qu'un Etranger étoit monté sur le Trône, & avoit publié le manifeste dont nous venons de parler. Cet événement, dont il ignoroit les principales circonstances, n'abattit point son courage. Il n'en comptoit pas moins sur la fidélité de ses créatures. Quant aux promesses du nouveau Roi, il les regardoit comme un piège qu'on lui tendoit, pour se rendre maître de sa Personne, & le sacrifier à la politique. Ainsi il envoya des Emissaires dans la Cyrénaïque; & sans attendre leur retour, il donna ses ordres pour le débarquement.

Démophon voit cet orage sans s'allar-



mer, fait ses dispositions pour une vigoureuse défense; il prend le vase d'eau de la Déesse; car pour celui du feu, il étoit décidé à ne s'en servir qu'à la dernière extrémité, se met à la tête de ses Troupes, & vole sur la frontière. Le jeune Arcésilaus n'en étoit qu'à une demi-journée. Démophon lui fait demander un entretien pour deux Généraux, qu'il a dessein de lui députer. Arcésilaus l'accorde; mais prenant cette démarche pour l'effet de la crainte, il n'entend rien, & renvoie les Députés avec hauteur. Démophon se prépare au combat pour le lendemain.

Le soir du même jour, deux Emissaires revenus au camp ennemi, rapportent au Prince infortuné, que leurs efforts avoient été vains, que tous les Cyrénéens étoient attachés au parti de Démophon, & résolus de le soutenir aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il entre en fureur, & jure de se noyer dans le sang des rebelles.

Pendant la nuit, Démophon implora le

secours du vase, pour amollir un Prince qu'il aimoit, & dont il vouloit si sincèrement réparer les pertes. Dès le lever du soleil, il lui renvoya les mêmes Chefs de son Armée. Arcésilaus les reçut avec bonté, leur dit que c'étoit à regret qu'il portoit la guerre dans sa Patrie, & qu'il épargneroit le sang de ses Sujets aux dépens du sien même; mais que ses droits au Trône étant incontestables, il falloit que son Compétiteur commençât par en descendre, & que c'étoit à lui à faire le sort de Démophon, & non à celui-ci à décider du sien. Les Députés lui répondirent hardiment, que le droit de Démophon étoit fondé sur le choix des Dieux, & qu'un pareil titre valoit bien une longue suite d'aïeux; que les Cyréniens étoient trop pénétrés de reconnoissance envers un Prince qui les gouvernoit avec autant de bonté que de sagesse, pour consentir qu'il les abandonnât. Qu'au reste, Démophon lui demandoit une entrevue; que sa parole & ses promesses

maîtresse qui n'avoit signalé les premiers moments de sa puissance que par des générosités.

On retourna au Château au milieu des applaudissemens, des vœux & des bénédictions. Que ce cortège est préférable à cette foule d'équipages magnifiques, dans lesquels les Grands s'efforcent d'ensevelir les chaînes pesantes du préjugé, les réclamations du desir, la contrainte & les secrets gémissemens du cœur! La pompe ne fait point les fêtes. Les plus riches appellent en vain le plaisir. L'ame en est la source; c'est à elle à en jouir, & à la nature à en faire les fraix. Les réjouissances, qui durèrent plusieurs jours au Château de Bardan, furent son ouvrage. Elles ne furent troublées par aucun incident. La jeune Marquise trouvoit chaque jour le secret de les ranimer par de nouvelles honnêtetés, & par des actions de bienfaisance. Les Paysans même se livrerent à toute Pivresse que la fête leur inspiroit, sans intempérance, sans

désordre. La gayeté qui naît du respect & de l'admiration, rougiroit de s'écarter des bornes.

Le tumulte, le bruit cessèrent. Les Villageois retournerent, en dansant & en chantant les louanges des nouveaux époux, à leurs chaumieres & à leurs travaux. Ces noces furent long-temps la matiere de leurs entretiens. Les plaisirs du Marquis & de sa chere épouse, ne furent point interrompus. L'amour toujours ingénieux, les procédés délicats, les prévenances continuelles & respectives, leur en fournissoient d'aussi purs que touchants. Le Marquis decouvroit sans cesse de nouvelles qualités à son épouse. De son côté elle admiroit les progrès rapides que l'honnêteté & la vertu faisoient dans un cœur long-temps en proie à la corruption. La décence, la délicatesse lui étoient aussi familières que s'il en eût eu l'habitude.

Le Comte d'Armenon avoit envoyé à Paris pour faire préparer appartement, équi-

pages, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement de son gendre & de sa fille dans cette Capitale. On lui écrivit que tout étoit prêt. Le pere & la mere de l'heureux de Bardan, qui depuis quelques années s'étoient fixés à la campagne, consentirent à accompagner le Comte, la Comtesse & leurs enfants à la Ville. La renommée les y avoit devancés, en publiant l'histoire de la sage Lucile, sa réunion avec ses parents & son mariage. Plusieurs semaines se passerent dans les nouvelles fêtes que donnerent les deux familles & leurs amis. Le jeune Bardan n'oublia pas d'en célébrer une magnifique dans sa *petite maison*. La chambre que son épouse y avoit occupée, fut ornée de trophées analogues à sa conduite. Le salon, où elle avoit mangé avec le Marquis & ses amis, rappelloit dans ses ornements l'empire qu'elle s'étoit acquis sur eux, & la scene touchante des domestiques. Tous les endroits du jardin où elle avoit travaillé, étoient distingués par des monuments rela-

tifs à ce qui lui étoit arrivé dans celui où son époux lui avoit rayé un baiser; on voyoit dans un groupe, Minerve d'un air sévère & mêlé de pitié, regardant l'Amour confus, & qui avoit à la main l'instrument de labourage que Lucile avoit voulu s'enfoncer dans le sein. Cette maison fut dans la suite le théâtre d'une volupté trop rare dans ce siècle.

Monsieur de Bardan le père, & Madame son épouse ayant satisfait par leur présence aux obligations que la bienfaisance exigeoit, retournerent dans leur Terre; ils écrivirent peu de jours après leur arrivée, que Germain avoit absolument refusé toutes les offres qu'ils lui avoient faites; qu'il ne desiroit que de continuer à cultiver ses champs, & la permission de voir quelquefois sa chère Lucile; & que Micholle couverte de honte, & peut-être plus poussée par la rage que par le repentir, s'étoit retirée dans un Couvent.

La jeune Marquise la crut assez punie

tege nombreux, & va plusieurs milles au-devant d'elles. Le Prince Arcésilaus se mêle aux Officiers de sa suite, & leur recommande de ne le traiter que comme un de leurs compagnons, afin qu'il puisse librement considérer la Princesse, sans en être remarqué. Ses charmes étoient au-dessus de ce qu'on lui en avoit dit. Un air de douceur & de noblesse l'embellissoit encore; une certaine langueur, effet du trouble de son ame, & qu'il prenoit pour une modeste réserve, tempéroit le feu de ses regards. En un mot, dès le premier moment, il sentit pour elle tous les transports de l'amour. On arriva au camp. Arcésilaus s'approcha du char pour donner la main aux Princeses, en mettant pied à terre; il les aida à descendre dans le pavillon du Roi. Téglist sent son cœur palpiter, en s'appuyant sur son bras; elle le regarde d'un air timide & curieux. Ses sens tressaillent à sa vue; son cœur se serre, les forces l'abandonnent. A peine peut-elle gagner un siege où elle se

précipite. De fréquents soupirs lui échappent; un charme secret l'entraîne. Ses regards cherchent malgré elle, un objet dont la vue l'enchanté. Elle veut voler dans ses bras; ses transports sont prêts à la trahir; elle ne se possède plus, & prie qu'on la laisse avec le Roi & la Reine. Tout le monde se retire. Ah! mon pere, s'écria-t-elle! vous m'appellez ici, pour y donner ma main à Arcésilaus. Elle est donnée: je viens de rencontrer l'époux que mon cœur adore. Oui, c'est lui! c'est ce jeune homme qui m'a offert le bras, pour descendre ici. Mes soupirs ne s'adressent plus à une vaine peinture. Les Dieux ne me l'ont montré en songe, que pour l'accorder à ma tendresse. Ah! qu'il en est digne! unissez-moi à mon époux, cher auteur de mes jours. Rendez le Trône de Cyrene à Arcésilaus. Retournons en Thessalie. Faites, je vous en conjure, faites appeler ce divin objet des desirs les plus constants. Je ne puis plus vivre sans le voir.



Démophon donne cet ordre en riant. L'heureux amant paroît. Arcésilaus, lui dit-il, ma fille consent à s'unir à vous. Elle vous a promis sa foi depuis long-temps. Elle vous a nommé son époux, au moment de la catastrophe sanglante du Roi votre pere. Vous lui avez apparu en songe. Voilà votre portrait qu'elle-même a tracé à l'aiguille; si vous acceptez le titre dont vous jouissez déjà dans son cœur, remerciez les Dieux, qui, en me couronnant, vous conservent vos droits, m'assurent de votre amitié, & m'épargnent la honte d'avoir dépouillé l'orphelin.

Arcésilaus embrasse Démophon, l'appelle son pere, tombe aux genoux de Tégliis, & ne peut lui exprimer la vivacité de ses sentimens, que par ses soupirs, & des larmes de joie. Le bruit d'une aventure si singuliere, & d'un dénouement si heureux, se répand dans les deux camps, & y cause une ivresse générale. Les Officiers, les Soldats des deux partis, se réunissent, & écla-

tent en cris d'allégresse. Le Roi & sa famille retournent à Cyrene, où les noces d'Arcésilaus & de Tégliis sont célébrées par des réjouissances, dont le cœur seul fait les apprêts. Les Egyptiens, après les avoir partagés, furent renvoyés avec des Ambassadeurs chargés d'apprendre au Roi d'Egypte, un événement regardé comme le plus rare bienfait du Ciel. Les Epoux vécutent dans une félicité que rien n'altéra. Démophon & Nicamette parvinrent à une extrême vieillesse, & donnerent à leurs enfans des exemples de prudence & d'amour pour leurs Sujets, dont hériterent plusieurs de leurs arriere-neveux. L'hospitalité fut récompensée dans Démophon & Nicamette. La constance rare dans Tégliis, & une ardeur infinie à imiter un excellent modele dans Arcésilaus. Cyrene jouit de leur bonheur, & de leurs vertus, & bénit longtemps des noms si chers à leur mémoire.

*Fin de la premiere Partie.*



DL

106247

ALB: 106247

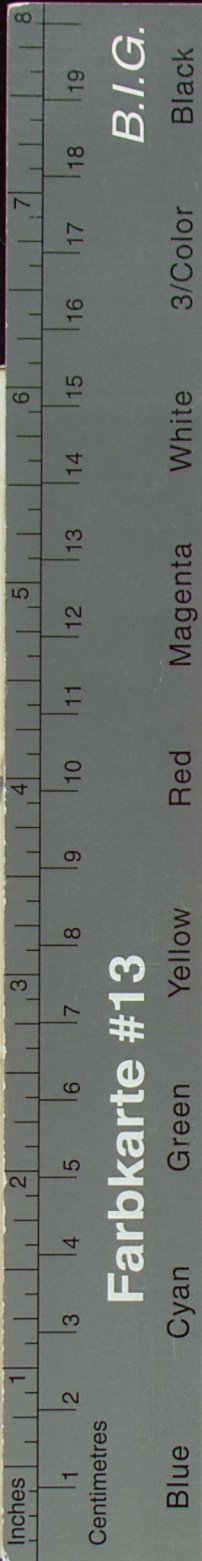
S

DL 2803 d.

(1/3)

X2530773





B.I.G.

Farbkarte #13

*Cherpentier, Louis*

NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTORIETTES  
GALANTES ET MORALES.

*Par M. C\*\*\*.*

PREMIERE PARTIE.



AMSTERDAM,  
& se trouvent à LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire;  
& à BRUXELLES,  
Chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire.

M. DCC. LXVII.